

Juillet 1944

Pierre Lecarme

Avant-propos

Ce petit livret rassemble deux textes sur le même sujet, écrits à des époques très différentes.

Le premier a sans doute été écrit quelques semaines seulement, ou au plus quelques mois, après les événements qu'il raconte. Il est rangé dans un petit classeur à tirettes, et couvre vingt-neuf feuilles, détachées proprement d'un cahier d'écolier ligné, sans marges. Il n'y a pas de titre, et c'est donc moi qui en ai proposé un. Dans le texte, figurent deux petits schémas que j'ai reproduits le mieux possible. La rédaction a dû se faire en quatre ou cinq fois, pas plus. Le papier est de mauvaise qualité et l'encre bave un peu, mais tout est d'une lisibilité parfaite. Après ce texte, dans le même classeur, figure une coupure de journal, tirée du « Dauphiné Libéré » du 12 octobre 1945, et que j'ai reproduite en annexe.

Le deuxième texte est la trente-deuxième des « Solitudes ». Il rapporte, sous la forme de six brefs soliloques, des « souvenirs à plusieurs voix », tous tirés de juillet 1944, à Laval ou tout près de là. Il m'a semblé qu'il permettait d'éclairer le premier récit, d'autant plus qu'il a été rédigé plus de quarante ans plus tard.

Bien que les dates précises ne soient pas indiquées, on peut les déduire sans risque d'erreur. L'indication la plus précieuse est donnée pendant l'interrogatoire, page 45 : parti de Grenoble le 12 juillet (un mercredi), Pierre Lecarme repart de Laval un jeudi, et dit y avoir passé quinze jours de vacances. D'autre part, la note, ajoutée postérieurement à la

rédaction du texte, qui figure page 23, indique que l'un des otages, avec qui Pierre Lecarme discute le vendredi, a été fusillé le samedi 29 juillet. Tout ceci permet de conclure que le récit commence le jeudi 27 juillet, soit quatre jours après la dispersion des combattants du Vercors, et le jour même du massacre de la grotte de La Luire. Deux semaines et demi plus tard commençait le débarquement de Provence, et une semaine encore plus tard, la ville de Grenoble était libérée.

La « bataille du Vercors » s'est produite il y a cinquante ans, et il m'a paru utile d'en placer en annexe un récit très résumé, que j'ai tiré du *Guide Bleu « Dauphiné »*, édition de 1964.

Olivier Lecarme, décembre 1994

Saint-Nazaire

JEUDEI. Une nouvelle séparation qui m'évoque invinciblement celle d'août 1939. Moins terrible ? Il me semble aller vers un danger à peine moins incertain, s'il est autre. Pauvre femme qu'il a fallu de nouveau quitter, appuyée contre le même arbre, et mes petits enfants qui, faute de concevoir le temps dans l'avenir, n'ont vu là qu'un départ entre tous les autres (et d'ailleurs ne dois-je pas revenir dimanche, si tout va normalement ?). Bon Puce au cœur affectueux, doux petit Nicolas qui dormait purement dans sa voiture à l'ombre du sycamore.

Sous un grand soleil immobile, par un beau temps figé. Un corbeau, à gauche, gagne le fond du Cholet, dans une descente planée au ras de l'herbe. Pourquoi cette vague impression désagréable ? À Saint-Laurent, à Saint-Thomas, personne, ni dans les rues, ni dans les champs. Lente descente sur Pont de Manne : pas de poste allemand, personne sur la route. Portes et fenêtres sont fermées, et pourtant je vois en me retournant un filet de fumée qui s'élève au dessus du cabaret. Voici la route de Saint-Nazaire, toujours vide. Enfin, cent mètres avant le croisement, un triple barrage de charrettes renversées en travers de la route ; mais pas un être humain.

Hésitation : revenir en arrière ? entrer quand même ? Mais n'est-ce pas *verbotten* ? Là-bas, derrière la grille de son jardin travaille un paysan. Lui demander ? mais il fait mine de ne pas me voir. J'ai l'impression d'être à l'entrée d'une

souricière. Tout est trop immobile, il fait trop beau. Mais quoi, là ou ailleurs, il faut bien « les » rencontrer. Je me décide ; mon vélo à la main, je passe sur l'herbe des bas-côtés. Déjà, la triple barricade derrière moi, il serait trop tard pour revenir sur mes pas. J'avance toujours, et là-bas vient à ma rencontre, sans hâte, une sentinelle. Fusil en travers des épaules, veste de toile camouflée en vert, marron et jaune, figure cuite de soleil, pipe aux dents, jumelles pendues sur la poitrine, pas de casque, cheveux couleur de sable, il vient d'un pas de promeneur. Ses mains dessinent en l'air quelque chose de carré « *Papir ? — Ja, papir.* » Il inspecte, pour la forme, mes sacoches. Entretien par signes : puis-je prendre la route de droite ? non, il faut d'abord aller à la maison qui se trouve plus loin, à l'embranchement. J'y vais en vélo : un sous-officier en bras de chemise jette un coup d'œil à mon sauf-conduit de la préfecture et me fait signe de m'asseoir à côté de la maison, à l'ombre d'un arbre, sur un tas de poutres. Je suppose qu'il me faut attendre la venue d'un officier, car il est à peine une heure et demie.

À quelques pas, une sentinelle, debout au milieu de la route, mitraillette sous le bras, veste bariolée ouverte sur une toison noire ; le soleil le fait grimacer et retrousser les lèvres sur ses dents blanches. Longue attente, d'une demi-heure, peut-être. Un vieux phono, dans la maison, racle et nasille des airs sordides : musique sirupeuse où chante un simili-coucou, naturellement les horribles « gars de la marine », puis une chanteuse réaliste qui rogomme je ne sais quele ineptie où grince le refrain : « N'y croyez pas, messieurs, n'y croyez pas. » Bref de quoi leur donner une haute opinion de la musique française. Un solide gaillard blond dans une combinaison brune s'amuse paresseusement à tailler des copeaux à coups de hache dans une vieille poutre. Un autre, en combinaison noire, le visage fin, vient s'asseoir à côté de moi. Un silence : « Monsieur, civils, *ein, zwei, drei* ; ensuite contrôle.

Compris ? » Non, pas compris. Il répète patiemment, deux fois. Ah, si ! compris. Il faut attendre qu'il y ait deux ou trois autres dans mon cas, puis on me mènera à l'officier. Conversation pénible, mais pleine de bonne volonté, charabia en deux langues assaisonné de gestes. Il travaille dans les « machines » à Breslau^a, mécanicien je suppose. Quant au blond : « Lui Pole, Kattowicz^b. » Il me questionne : « Vous trouvez soldats allemands pas bons ? », et je sens qu'il prétend justifier lui-même et ses camarades à ses yeux comme aux miens, qu'il désire me prouver qu'il ne m'en veut pas du tout, personnellement, mais qu'il se trouve là de par une nécessité supérieure, et, au fond, pour le plus grand bien des Français. J'esquisse une réponse difficile, en affirmant que la guerre sera bientôt finie. Trois ou quatre mois, tel est aussi l'avis du trio, car la sentinelle est venue nous rejoindre, mais ils ne précisent pas qui sera le vainqueur.

L'atmosphère évolue vers une politesse proche d'une cordialité encore prudente. Breslau m'offre du café, la mitrailleuse me tend une cigarette. Mais je ne veux rien devoir à des « occupants », je n'aime pas le café et je ne fume que la pipe. À mon tour : chocolat ? Je le partage équitablement en quatre, et ils acceptent avec grande joie. Mais le Polonais refuse obstinément : « Non, pour babys » (il prononce : babi). Puis une pause : Breslau s'éloigne, pendant que Kattowicz soupire comme en *a parte* : « Je suis fatigué », puis : « guerre pas bon. » J'étales par terre ma carte d'Europe et nous regardons tous deux : « Où sont Russiens ? », et je lui montre du doigt les différentes villes. Il va me dire quelque chose, mais brusquement un camion s'arrête, un petit sous-officier en descend et, après quelques mots à Breslau, « Vous venez avec moi — Le vélo aussi ? — oui. » Je replie ma carte, tend mon vélo pour qu'il le hisse à un soldat massif et somnolent

a. Ville de Silésie, aujourd'hui Wroclaw, en Pologne.

b. Aujourd'hui Katowice, également en Silésie polonaise.

juché sur le camion. « Au revoir, messieurs » (mais personne ne répond), un pied sur la roue, et hop dans le camion qui démarre, pendant que je m'assieds sur un sac de je ne sais quoi. Content, ma foi, d'avoir terminé mon attente et de passer à la formalité du contrôle.

Nous traversons Saint-Nazaire ; moins de dégâts que je n'aurais cru, quelques entonnoirs, une grande bâtisse dont la façade, soufflée, s'est effondrée. Des civils nous regardent passer, peureusement, du fond de leurs maisons. Courte halte devant la *Feldgendarmérie*, où deux plantons somnolent, assis sur un petit banc, à côté de la porte. Puis nous sortons du village et nous arrêtons à l'embranchement du pont, devant la villa. « Descendez — Non, laissez vélo. » Nous entrons sous une tonnelle poussiéreuse. Coup d'œil à l'intérieur : à droite, des soldats dorment sur des matelas aux sons indistincts d'un poste de T.S.F. À gauche, un bureau où trône, seule sur la table, une casquette d'officier, dont la présence suffit à figer mon guide sur le seuil. Conciliabules en allemand avec un soldat, puis un sous-officier. Attente, silencieuse, car le chauffeur a arrêté son moteur. Sur la route, un nabot grimaçant circule en vélo, vêtu de ses bottes, de son pantalon et de ses bretelles. D'autres viennent boire à la fontaine, et par la fenêtre du bureau, j'aperçois un grand gaillard chauve, en slip noir, qui consulte des cartes d'état-major étalées sur la table.

Cependant un nouveau sous-officier, chemise de flanelle *feldgrau* et calot verdâtre, au curieux visage lunaire, dénué de toute expression, m'interroge dans un français concis et impeccable. Je donne des explications, montre mes papiers, indique sur la carte d'où je viens et où je désire aller, sans que sa voix change de ton ni que sa figure reflète un sentiment quelconque.

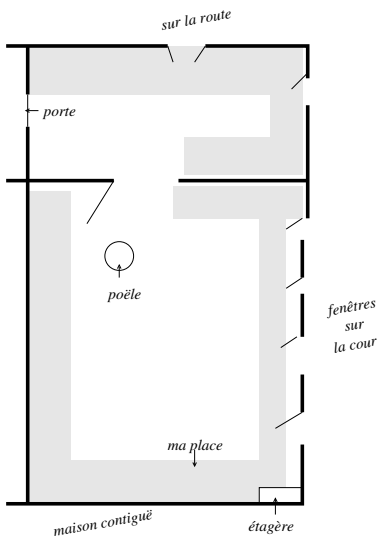
Nouvelle attente, il est déjà trois heures. Le petit sous-officier brun me fait descendre mon vélo. Encore une pause,

puis l'autre, le visage lunaire se décide, boucle son ceinturon et son revolver, et m'emmène avec lui. Nous descendons vers Saint-Nazaire, avec de rares paroles, repassons devant la *Feldgendarmerie*, puis enfilons une rue qui monte dans le village, à la recherche de l'école. Après nous être consultés du regard, nous entrons d'un commun accord dans une grande bâtisse dont l'allure vaguement officielle nous a frappés. Mon vélo toujours à la main, nous traversons une série de classes en piteux état, piétinant avec indifférence des tas de cartes de géographie tombées à terre (c'est la guerre !). Enfin je pose le vélo contre le mur, et nous montons un escalier.

Au premier palier, un grand adjudant et deux soldats, assis sur des chaises de paille, se gavent de pêches vertes qu'ils puisent dans une cuvette d'émail. « *Ein Mann* », s'écrie l'adjudant en me voyant, tandis qu'il offre des pêches à mon guide. Après un court dialogue en allemand, ce dernier m'explique que l'officier est à Saint-Marcellin et que je dois l'attendre là jusqu'à cinq ou six heures. Allons, une attente de plus. C'était bien la peine de tant me hâter pour quitter Laval. Dernière question de mon guide : « Parlez-vous allemand ? » Sur ma réponse négative il s'en va.

Brusquement l'atmosphère change : un grand gaillard me saisit par la main, me plaque contre le mur pour me fouiller, mais avec une violence si singulière que mon vague sourire disparaît. Il sue, ses mouvements sont heurtés, ses mains tremblent et collent au point qu'il n'arrive plus à les sortir de mes poches ; j'ai l'impression qu'il a bu. Fouille complète, je suis palpé assez rudement, mon portefeuille est inspecté, et il nomme au fur et à mesure ses découvertes : « Ah, Keys ! », puis, avec un hochement de tête compréhensif sur un vieux journal trouvé dans ma poche-revolver « *Kabinett* ». C'est fini ; d'un signe, on me passe à un autre soldat affalé sur une chaise, son fusil entre les jambes. Nous montons au second étage, longeant une cloison démolie, et une autre qui

fait ventre, montre ses briques par la tranche et ne tient que par miracle. Un dernier palier où un geôlier est assis devant une porte fermée à clef. Il l'ouvre, me fait entrer dans une petite pièce où une douzaine de civils piétinent de la paille. Non, ce n'est pas encore là ; il me pousse dans une seconde pièce plus grande où je me trouve nez à nez avec une quarantaine d'individus. Pendant que, stupéfait, je marmonne un « bonjour, messieurs » auquel nul ne répond, la porte se ferme et j'entends la clef tourner deux fois. C'est fait : je ne suis plus un monsieur venu demander un laissez-passer, mais un prisonnier quelconque perdu au milieu d'autres.



Contre les murs, sur une mince litière de paille, une vingtaine de types sont étendus, indifférents à mon arrivée. Je m'assieds machinalement par terre, pendant qu'une douzaine d'autres, debout en demi-cercle autour de moi, me considèrent. Au bout d'une minute, un gros gaillard, pantalon de golf et bandes de chevilles bleu marine, gros souliers de ski, tire la morale de la chose en disant à ses voisins : « Un de plus. Vous avez

vu comme il est fait ? Comme tous les autres. » Son acolyte, chauve, maigre, des yeux bleus exorbités, relève sa chemise pour se gratter plus commodément un abdomen boutonneux ; un autre en pantalons de velours rapiécés qui s'accordent bien mal avec une tête d'intellectuel, balaie la paille pour s'occuper. Je fais en sorte que leur attention se détourne vite de moi ; quelques questions, que j'éluide par des monosyllabes. Cependant j'inspecte les lieux : salle d'école de neuf

mètres sur douze à peu près, illustrée de gauches dessins d'élèves, frises de canetons et de poulets aux crayons de couleur ; deux portraits du Maréchal, un peu de paille le long des murs gris. Comme mobilier, un petit poêle cylindrique et boîteux, d'où part un tuyau qui se coude et longe le plafond, soutenu par des fils de fer. Quatre fenêtres donnent sur une petite cour de récréation. Chaleur étouffante, car la pièce est sous les toits écrasés de soleil. Tous fument sans arrêt. Personne ne dit rien, la plupart restent étendus, les yeux ouverts et fixes, quelques-uns vont et viennent machinalement dans l'espace vide du milieu, deux jouent aux cartes en silence, sans paraître y trouver aucun plaisir.

Moiteur lourde. J'attends : cinq heures ? Cet officier va-t-il venir ce soir ? Mon voisin vient de déclarer incidemment que, lui, il est là depuis hier matin. Plusieurs fois la porte s'ouvre et donne passage à de nouveaux prisonniers, accueillis dans le même silence morne et méfiant. Chacun pense que son voisin est peut-être un mouton. Cependant, par bribes, je suis informé de quelques détails : ceux de la petite pièce, au nombre de neuf, sont dans un cas spécial ; ils ont été pris avant-hier, je crois, à Saint-André. Deux de leur groupe, après interrogatoire, ont été envoyés comme émissaires au maquis pour lui demander de se rendre avec armes et bagages. Il leur a été donné un délai pour cette mission, mais sa durée n'a pas été communiquée aux neuf autres, par raffinement. Ceux-là attendent comme otages : si les deux envoyés ne reviennent pas, ou reviennent trop tard, ou rapportent un refus, ils savent ce qui les attend.

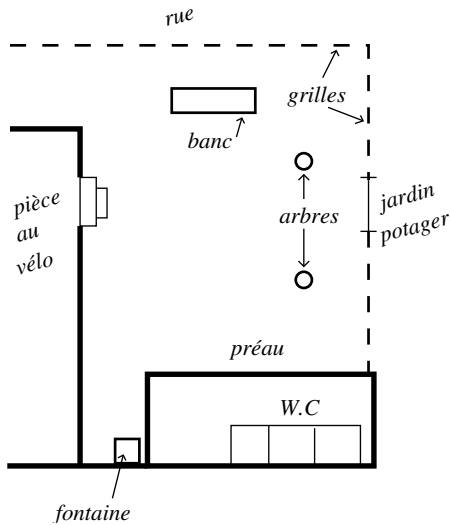
Ce grand blond au visage rose, aux cheveux bien collés de part et d'autre d'une belle raie, vêtu de culottes de cheval kaki sans molletières et d'une chemise bleu clair dont les manches sont soigneusement retroussées, c'est un soldat de la *Wermacht* ; fait prisonnier par les dissidents, relâché lors de la débâcle, et fort mal accueilli par ses compatriotes, m'explique

un voisin. L'officier l'a montré aux français qu'il venait de ramasser dans un village, leur a déclaré : « Lui prisonnier, mauvais soldat », et lui a envoyé à toute volée quatre gifles que l'autre a encaissées, au garde à vous. Maintenant, il est aussi enfermé dans la petite chambre, et comme il sait à peu près le français (il est Polonais, de Dantzig), sert d'interprète. Quant à ce petit frisé, dix-huit ans peut-être, pantalon de velours et chemise à flanelle à carreaux bleus, on a trouvé dans une de ses poches, à la fouille, un brassard tricolore à croix de Lorraine.

Soudain, grand remue-ménage, la porte s'ouvre : « Tout le monde descend pour aller au cabinet », traduit le Polonais. Nous enfilons donc l'escalier à la queue leu leu. Je note sur la porte d'en bas une inscription à la craie d'où se détache le mot *gefangen*^a ; nous sommes bel et bien des prisonniers. Contre le mur, mon vélo, qu'une grosse femme — la concierge de l'école, je suppose — saisit pour le ranger à l'intérieur. Elle est vite dissuadée par les hurlements d'un soldat de garde. Que veut-il ? Savoir à qui il est, traduit un vieux bonhomme à lunettes, que je n'avais pas remarqué encore parmi mes co-détenus. Je fais signe qu'il est à moi. *Gut*, ça va.

Nous voilà dans la petite cour de récréation. Queue silencieuse devant les W.C. ; plusieurs remplissent des bouteilles à la fontaine, un autre va vider la tinette. Deux ou trois sentinelles, fusils sous le bras. Assis sur le banc, un sous-officier taciturne et le grand adjudant de tout à l'heure, cu-lottes de cheval, bottes, efflanqué, mais bien bâti, plusieurs décorations, figure longue, taillée à coups de serpe, lèvres relevées sur des dents blanches, manches de sa veste retroussées au coude. Une grenade à manche est passée à sa ceinture, et il tient une mitrailleuse à la main.

a. Prison.



Un soldat, petit, tout rond, rose et les joues vernies (il ressemble un peu à Bach avec son calot oscillant sur le crâne) me fait signe de venir avec mon vélo devant le banc. Très court interrogatoire par le truchement du Polonais, coup d'œil indifférent sur mes papiers : « Mettez par terre tout ce que vous avez dans les sacs. » J'étale mes affaires sur le sol ; Bach les inspecte, tâte et secoue les chemises. Ah ! une enveloppe où il y a de l'argent attire l'attention de l'adjudant. Beaucoup ? non, pas beaucoup, fait Bach de la tête, avec une moue rassurante (j'apprendrai le lendemain qu'une grosse somme est très mauvais signe. Un prisonnier trouvé porteur de 16.000 francs s'est vu mettre de côté. « Argent maquis. ») On m'indique par signe que je dois mettre cet argent dans ma poche. C'est maintenant le tour de la petite boîte métallique où j'ai mis mon tabac. L'adjudant la soupèse d'une main soupçonneuse ; finalement il faut que le Polonais la vide sur un journal et fouille de l'index le petit tas de tabac (plus tard encore, je saurai qu'un autre s'est fait coincer parce qu'une balle de mitraillette a été trouvée, oubliée dans sa blague à tabac). Au tour des papiers : Bach feuillette d'un pouce perplexe mon carnet de chèques, passe mon agenda à l'adjudant qui parcourt la liste de mes dépenses d'un air méfiant. Qu'est-ce que c'est ? — Pour mon travail. — *Arbeit*, traduit le Polonais. Il le pose enfin sur le banc, apparemment mal convaincu. Brusquement, catastrophe. Il a bondi sur ma carte d'Europe.

Dieu ! Quels cris il pousse ! il clame, gesticule, tape sur sa mitraillette, et toute sa mimique me traduit ceci : vous avez pris cette carte sur le corps d'un allemand que vous avez tué, ces lignes de calque montrent que vous êtes espion ou maquis, votre compte est bon, vous serez fusillé. J'essaie une explication, je commence : « *Ich bin professor. . .* », mais il gueule de plus belle : « *Ja, professor, Ha, Ha, professor. . .* » Visiblement, c'est pour lui une circonstance aggravante. Je me retourne vers le Polonais : « Expliquez-lui que c'est mon métier et que. . . », mais l'autre : « Moi, je vous connais pas, et eux, ils ne veulent pas m'écouter » (ce qui est vrai). Que faire ? sentiment d'impuissance un peu affolée ; cette malédiction des langues qui empêche toute compréhension ! je me sens pris dans un piège stupide qui me vaudra un sort immérité. Si j'avais su, comme j'aurais laissé cette maudite carte au mur !

Mais en voilà bien une autre : il inspecte, en la froissant entre ses doigts, une feuille de carnet où j'ai noté quelques réflexions sur la musique et la littérature, dont je ne me souviens déjà plus : nouvelles clameurs : « La Chapelle ! » Quoi, la chapelle ? je ne comprends pas. « Vous étiez à l'affaire de La Chapelle ? », interroge le Polonais. Je nie énergiquement. Dieu me pardonne ! il doit y avoir dans mes notes le mot « chapelle » (malgré des efforts désespérés de mémoire, je n'arrive pas à me rappeler à quel sujet), et ils croient qu'il s'agit de La Chapelle en Vercors. Décidément, cela va mal, je me sens fichu. Même le calme et silencieux sous-officier, jusque là spectateur impartial, se déclare contre moi. Mon sac porte une étiquette avec mon nom, l'adresse : Pont en Royans, et le tampon du car en lettres violettes : FRANCO. « Compagnie, n'est-ce pas ? », me dit-il à plusieurs reprises, en me montrant cette étiquette. Je hoche vaguement la tête, pensant qu'il s'agit de la compagnie du car. Puis la lumière se fait : il est persuadé que je fais partie d'une compagnie de

dissidents originaires du Pont, et que, sans doute, ce Franco indique un sac parachuté par les Américains. Et voilà comment se font les convictions des juges. M'expliquer ? personne ne m'écouterait.

Pendant ce temps l'adjudant continue son inspection ; le chocolat, dans son enveloppe, le fait encore sursauter : « Anglais ? — Non, français », répondent à la fois le Polonais et le sous-officier, en déchiffrant avec peine la marque de fabrication. Allons, quelque chose au moins qui ne se retournera pas contre moi !

C'est fini : « Remettez tout dans sacs. » Mais l'adjudant garde carte et papiers comme pièces à conviction ; il secoue la tête d'un air significatif, en m'expliquant diverses choses que je ne comprends pas mais le ton et la mimique ne sont que trop clairs. Je vais rejoindre le groupe de mes camarades qui ont regardé toute la scène sans rien dire. À leurs coups d'œil de biais, à la façon dont ils s'écartent légèrement de moi, je comprends qu'ils me considèrent comme condamné, et déjà compromettant. Mais l'adjudant crie encore : « *Eh, professeur !* », et Bach par signes et petits coups de sifflet (comme on mène un chien), me fait rentrer mon vélo dans une pièce où s'en trouvent quelques autres, puis rejoindre le groupe. Presque aussitôt le Polonais nous rassemble sur trois rangs, non sans peine, parallèlement au banc. L'adjudant consulte ses listes, procède à des triages mystérieux. Il met d'abord à part les neuf de la petite chambre, prend le nom du frisé au brassard, puis fait demander quels sont ceux qui avaient été capturés par le maquis. Il s'en présente une dizaine. Du premier étage où un groupe de prisonniers plus âgés assiste à la scène, un gaillard à casquette crie qu'il est le fermier des Écouges, et que son commis est sourd, et que... Mais l'adjudant le fait taire sévèrement et s'enquiert avec méfiance de ce qu'il a dit ; puis il continue d'établir plusieurs listes différentes, mais sans interroger personne.

À ce moment pénètre dans la cour une délégation de la Croix-Rouge : une infirmière à cheveux blancs et trois ou quatre civils dont l'un parle allemand. Discussions interminables auxquelles je m'intéresse peu. Les allemands leur défendent du reste de nous parler. Déballage de vivres à nous destinés, puisque la Wehrmacht ne nous « prend pas en compte » (toutes les armées du monde ont donc le même règlement, et aussi stupide). Ils partent en déclarant qu'ils reviendront demain s'ils le peuvent, ce qui m'ouvre de nouvelles perspectives sur notre ravitaillement (mais à vrai dire, je m'en moque complètement). Puis on nous fait réintégrer notre geôle.

Je m'assieds par terre, adossé au mur, et cherche à réfléchir, les yeux fixés machinalement droit devant moi, sans voir ceux qui vont et viennent sans arrêt pour user leurs nerfs. Analyser la situation ? l'affaire me semble bien compromise. Une espèce d'apathie, résignée déjà, ou presque. Peur de la mort ? très franchement, non. De l'au-delà ? non plus ; j'ai confiance en Dieu, et qu'il prendra en pitié ma faiblesse et ma médiocrité, si je lui offre cette mort. Ce qui me tord le cœur, c'est l'idée de ma pauvre femme, de sa douleur, de l'imaginer seule avec les enfants ; de Puce qui ne grimpera plus sur son Dad, et du pur Nicolas. Au second plan, sentiment d'immense vexation : être venu librement donner dans le guépier, se faire condamner, en dépit de toute innocence, pour des motifs insensés, auxquels je n'aurais jamais rêvé. Un camarade me fait cependant remarquer avec raison que seul l'interrogatoire de l'officier signifie quelque chose et qu'en attendant rien n'est décidé. C'est vrai, mais cet adjudant voit en moi un terroriste 100% et saura prévenir l'officier dans ce sens. Songerie vague, prière à Dieu qui oscille (et j'en ai honte) entre : « Mon Dieu, ne m'abandonnez pas », et « Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » — Et puis, quoi ! on prend l'habitude de tout, même de la mort en perspec-

tive. Je finis par converser avec mes voisins : l'un est commis aux P.T.T., pris quand il rentrait à Valence, son congé fini ; lorsque les allemands ont trouvé sur lui un brassard aux initiales P.T.T., ils ont voulu d'emblée lui faire un mauvais parti : P.T.T. ! pourquoi pas Partisans Terroristes du Territoire, ou quelque chose de ce genre ? L'autre est un petit coiffeur bien habillé (ce qui surprend, car presque tous les détenus sont en bleus, ou en habits des champs), qui devait aller à l'hôpital de Romans pour je ne sais quel traitement. Sa mère a demandé aux allemands un sauf-conduit pour lui : « Bien entendu, Madame, qu'il vienne avec nous à Saint-Nazaire et nous le lui donnerons. » Après quoi on l'a mis en taule comme nous.

Je remarque aussi le « vieux » (soixante ans ?) à lunettes, ex-député de Paris et gros propriétaire de la ferme d'Ombelle. Il me déplaît absolument : lui, sa valise, son veston bleu à pellicules, son obséquiosité quémandeuse. Qui encore ? un espèce de placide garçon jardinier (tout au moins, il a la tête à ça) que je remarque parce qu'il ressemble un peu à Houpeurt ; un géant mal rasé qui, m'explique-t-il, est cafetier à Saint-Pierre-de-Cherennes. Des tout jeunes, des plus âgés. Et tous fument, fument sans arrêt, au point que cela devient pour moi une vraie souffrance, dans ce four où malgré les fenêtres ouvertes l'air lourd ne se renouvelle pas.

Soudain, vers huit heures, remue-ménage : on va souper, paraît-il. Les anciens nous vantent le repas qu'ils reçurent la veille, accompagné de deux paquets de tabac par tête (je comprends le pourquoi de cette tabagie). On nous fait passer tous dans la petite pièce, puis rentrer un à un dans la grande et au passage chacun reçoit une demi-tranche de pain d'environ 25 grammes. Puis distribution de vin puisé dans un seau : deux verres, trois tasses dépareillées servent pour tous. Je bois mon verre, non par goût, mais parce que j'ai besoin de mes forces, et je m'aperçois, vexé, que mes mains

tremblent pendant que je bois.

Et c'est tout pour aujourd'hui, le souper est fini — bien que quelques optimistes assurent un instant que l'on va apporter une mythique soupe et les fabuleux cinq kilos de pâtes que nous avons vu remettre par la Croix-Rouge. Du reste, personne ne récrimine, passivité et résignation générales.

Courte descente aux W.C. vers neuf heures. L'adjudant paraît excité : il mesure la cour à grands pas, gesticule au milieu de nous ; une grenade à manche qu'il tient à la main souligne tous ses gestes, et chacun se demande *in petto* s'il ne va pas finir par la jeter dans notre groupe. D'une voix qui claque comme une lanière de cuir, il distribue ses ordres à Schmidt, Karl, Hans, etc. . . . Une fois de plus, bouteilles remplies d'eau et vessies vidées, notre troupeau silencieux piétine dans les escaliers et regagne son enclos. Le problème est maintenant de se coucher : tous mes habits sont restés dans les sacoches de mon vélo, mais la chaleur est telle que ma chemisette suffira. J'emprunte au commis P.T.T. son sac vide qui me servira d'oreiller. La couche de paille symbolique s'étend jusqu'à la ceinture, le reste du corps s'explique avec le plancher. Nous nous encastrons comme des harengs dans un banc. À ma droite le coiffeur, à ma gauche un individu quelconque, rougeaud, en casquette et bleu de travail. Merveille ! j'ai la place de me mettre sur le dos. Hélas ! voici que le député survient, enfonce sa valise (de quoi est-elle pleine ? jamais il ne l'ouvrira qu'en cachette) comme un coin entre le rougeaud et moi, et s'étend entre nous, ou plutôt colle sa grasse et vieille personne contre nous deux, en gémissant que « le vieux chien a droit à un peu de paille ». Je suis obligé de me mettre sur la tranche, pour éviter son contact qui me répugne ; outre qu'il se gratte comme un chimpanzé et se trémousse sans arrêt. J'ai le nez sur le dos du petit coiffeur, qui, lui, est propre et demeure sagement immobile (mais il ne dormira pas de la nuit).

Chaleur ; bien que je ne bouge pas, les gouttes de sueur me roulent sur la figure ; et les choses ne s'arrangent guère, quand, sur ordre, le Polonais fait fermer les volets : « Ils ont peur que vous vous sauvez », explique-t-il, pendant que voltige une rumeur de scepticisme et de protestation résignée. Prière, souvenirs, attente d'un sommeil miséricordieux ; le gros représentant en T.S.F. raconte à son voisin des histoire obscènes, dont il est le seul à rire. Quelques-uns fument encore. *Καὶ δὲ μιν ὑπνος ἤρει πανδαμάτωρ*^a.

VENDREDI. À partir de trois ou quatre heures du matin, remue-ménage croissant. Des gens parlent, d'autres vont pisser bruyamment dans le seau, et tous ceux qui se réveillent, naturellement, se mettent aussitôt à fumer. Je reste couché à causer avec le coiffeur de façon intermittente. À mesure que le jour vient, tous apparaissent un peu plus las, un peu plus frippés. La fenêtre encadre un ciel légèrement couvert. Ce fameux officier viendra-t-il nous interroger aujourd'hui ? Hier, paraît-il, il était à Saint-Marcellin. Dois-je, ou non, souhaiter cet interrogatoire ? je médite sur cette histoire de carte : croira-t-on cette fois la sincérité de mes explications ? absurde ironie de grief imaginaire, alors que je n'ai jamais été inquieté pour de réels « crimes anti-allemands ». Et pourtant, de quelque façon que finisse la chose, je préfère être libéré au plus tôt de mon incertitude. En attendant, par un curieux paradoxe, le fait qu'un nouveau jour se lève pour moi me donne une faible confiance. On ne m'a pas fusillé tout de suite, c'est déjà un point de gagné et qui révèle, peut-être, quelque doute dans l'esprit de mes geôliers.

Vers sept heures, à peu près (?), descente dans la cour, lente queue devant les W.C. et la fontaine. Toilette sommaire, faute de tout. Je respire avec plaisir un air moins

a. Odyssée, 9, 373 : ... et le sommeil le prend, invincible dompteur.

chaud, tandis que l'adjudant, assis sur le banc, paraît plus calme que la veille. Je l'épie par en dessous, à la manière des élèves et des prisonniers : non, il ne m'accorde aucune attention particulière. Pourquoi suis-je encore hypnotisé par le chiffre rouge, 73, écrit sur le chargeur de sa mitraillette ? S'il m'avait descendu hier, ce détail m'aurait bêtement tracassé jusqu'au bout. Pour le moment, il s'occupe machinalement à enlever et remettre ce chargeur qui apparaît bourré de petites balles brillantes. Après tout, cet homme est correct : il fait un visible effort pour nous traiter et nous faire traiter (nourriture exceptée) avec une certaine rectitude. Je n'ai encore vu aucune brutalité, ni de brimades gratuites. Cette queue aux W.C. est interminable, et pourtant il attend chaque fois scrupuleusement que tous aient passé pour nous faire remonter. Il est curieux cependant de voir comme tous les prisonniers se groupent au fond de la cour, en deçà d'une sorte de ligne fictive, nettement séparés des sentinelles assises sur le banc.

Cependant on nous rassemble de nouveau, suivant le rituel consacré : sur trois rangs. Puis on nous compte à plusieurs reprises, sur un espèce de rythme chantonnant, *ein, zwei, drei, vier, fünf*, . . . et enfin nous remontons notre éternel escalier de bois, avec un soldat ennuyé qui monte la garde à chaque palier.

Presque aussitôt apparaît le café, il a au moins le mérite d'être chaud. Puis quatre biscuits caséinés par tête. Bombance ! du coup, plusieurs renaissent à l'optimisme et font circuler des rumeurs adéquates, à la source desquelles on indique toujours le Polonais, comme garant irréfutable. Et cela me laisse sceptique, car, prisonnier comme nous, il en sait tout aussi peu que nous.

Cependant, de nouvelles fournées de captifs arrivent par camion à plusieurs reprises, et chaque fois des curieux bondissent aux fenêtres, malgré les gestes menaçants des sentinelles, comme si c'était un grand divertissement (il est vrai

qu'au sens pascalien. . .). Quelques-uns de ces nouveaux venus se détachent des autres : un individu blafard, profil de romani, petite moustache et longs cheveux ondulés nous inspecte en secouant vigoureusement la tête, comme pour nier. Je crois d'abord que c'est en signe de pitié ; du tout, c'est un tic, il ne s'arrête pas. Dieu, que c'est pénible à voir ! — Un vieux bonhomme à cheveux blancs (64 ans, nous dit-il) n'a encore rien compris à ce qui lui est arrivé. Il se rendait en vélo à Valence ; avisant un camion allemand, il a demandé qu'on l'y transporte, pour aller plus vite. Comment donc ! On l'a fait gentiment monter, puis descendre à la prison. Et maintenant il est assis sur le plancher, tout abruti ; visiblement, l'aventure dépasse ses facultés intellectuelles restreintes. Voici un tatoué au crâne tondu, vêtu en plâtrier ; c'est un ex-marin, et il se met à raconter ses souvenirs de Mers-El-Kébir. Voici un grand gaillard en scout, puis un petit blond, domestique de ferme à Saint-Jean, qui doit bien avoir quinze ans. Un autre encore, très jeune, vêtu de kaki : chemise, veste et pantalon de treillis, béret de chasseur alpin, une main bandée. Pauvre garçon, son affaire sera claire. Ce grand frisé qui a des lunettes et une tête de larbin est un toubib que le maquis avait fait prisonnier ; il essaye de paraître à l'aise et de jouer au camarade avec les autres ; pour ce, il lâche de glaciales plaisanteries de carabin, à propos de vérole. Personne ne rit, nul ne les relève, fût-ce d'un mot.

Entre un soldat qui demande s'il y a un coiffeur parmi nous ; mon voisin se décide, après hésitation. Il revient au bout d'un moment et m'explique comme il a rafraîchi les cheveux de l'adjudant avec des ciseaux de tailleur et un peigne à mouton. En retour de cet exploit, il a touché dix francs qu'il exhibe complaisamment et l'assurance que nous passerons tous à l'interrogatoire ce soir ou demain.

Matinée longue comme un millénaire, où il ne se passe rien, sinon qu'arrivent toujours des prisonniers nouveaux de

Saint-Marcellin, de Vinay, de Noyarey, etc. . . . Le coiffeur, le P.T.T., un bûcheron italien en chandail gris et le député jouent interminablement à la belotte sur la fameuse valise. Tous fument, surtout cet horrible député dont les poches sont pleines de boîtes de tabac. Ne sachant pas rouler lui-même ses cigarettes, il se les fait faire par l'italien. Chaque fois que je reprends courage en voyant une boîte tirer à sa fin, il en fait apparaître une autre, et archi-pleine. Je reste assis, adossé au mur, me contraignant à rester immobile pour ne pas imiter ceux que je vois tourner comme renards en cage. C'est long, l'épreuve est dure, et j'ai peur par instants que mon courage se relâche.

Dans le coin opposé, un type mince, chemisette rouge, chandail sans manches, figure en lame de couteau, me semble vaguement familier. Qui est-ce ? Pendant que je me pose la question, sans curiosité, il vient à moi et me parle, assis sur ses talons : c'est le beau-frère de Testoud, et nous échangeons quelques courts propos. Pour tuer l'ennui, certains lisent avec application des livres de classe dépareillés qu'ils ont trouvés sur une étagère, et même deux numéros d'un journal scolaire. Je vois par dessus l'épaule d'un voisin le titre d'un article : « La patience » !

Et les minutes de sable passent, rapprochant de la mort combien d'entre nous, qui n'y songent guère, car je suis un des rares à me rendre compte à quel point l'affaire est sérieuse. Tout à l'heure, dans la cour, un anonyme a demandé si le Bon Dieu pensait à nous, et un chœur d'agnostiques, point haineux cependant, a assuré avec une morne conviction que tout ça prouvait bien qu'il n'y avait pas de Bon Dieu. Pitié infinie pour ces pauvres types. Si je ne croyais pas en Dieu, il me semble que je sauterais sans hésiter par la fenêtre pour me casser tout de suite la tête sur le sol de la cour.

Vers onze heures et demie, il est question de dîner, et en effet les distributions commencent ; d'abord une pêche et une

barre de chocolat ; puis longue pause, je suce le noyau pour m'occuper. Après cela, une boîte de *sprats*^a pour trois. Je l'ouvre non sans peine et partage les quatre poissons minuscules, émiettés dans une sorte de bouillie rougeâtre, avec le député, et un infirme qui ne peut marcher qu'en s'appuyant sur deux cannes. Une pause encore, puis un morceau de pain (deux cents grammes environ), dont on nous prévient qu'il doit faire la journée, et enfin un verre de vin que nous distribue le jovial cuisinier allemand. J'obtiens le mien, non sans bousculades, et, pendant que je le bois, explose soudain l'indignation du cuisinier. Il a cru surprendre des resquilleurs et, s'aidant de gestes, il explique, sincèrement scandalisé, que ce n'est « pas bien », et que si certains boivent deux fois les *Kamerade* n'en auront pas. Ce tout-puissant sentiment allemand de la camaraderie.

De nouveau, je vais m'asseoir et grignote la moitié de mon pain. Il est vexant de penser que j'ai de quoi manger dans les sacoches de mon vélo et n'en puis profiter. Je vais donc trouver le Polonais, dans la petite chambre, où il conte des souvenirs de régiment (« Le matin, la terre était gelée, toute, et — comment on appelle ? — la casque était collée par terre »). Je lui demande de faire l'interprète auprès de l'adjutant pour que je puisse récupérer mes affaires. Mais je tombe mal, il me répond que le maquis l'a fait prisonnier, lui, et lui a tout pris. Bien, je n'insiste pas, malgré que le rapport ne m'apparaisse point. Un des neuf otages, qui achève de se raser, me prend à part : un garçon vraiment bien, chemise de flanelle grise, large front, lunettes, cheveux ondulés. Professeur au collège de Romans^b, il me parle du lycée de Grenoble où il fut répétiteur, de sa situation actuelle, le tout avec un parfait sang-froid, qu'atteste ce détail : il se rase tous

a. Petits harengs.

b. Robert Triboulet, fusillé le 29 juillet 1944 (note de l'auteur, ajoutée postérieurement au manuscrit).

les jours. Il m'explique que les Allemands ne l'ont jamais interrogé, mais se sont contentés de lui déclarer qu'il était idiot de s'être mis entre l'enclume et le marteau.

Un soldat entre brusquement : il faut tout nettoyer, nickel, parce que les officiers vont venir. Je reste d'un scepticisme absolu, et ne vois là qu'une ficelle militaire bien usée pour que les pièces soient balayées. Le résultat le plus clair est un nuage de poussière qu'il nous faut avaler. Il fait lourd, j'ai soif, cette torture par l'espérance dure trop. À ma gauche, des dormeurs ; à ma droite le quatuor des joueurs de belotte. Devant la fenêtre, le gros représentant, l'intellectuel en pantalons de velours, une grande perche en short kaki à la figure recouverte de boutons répugnants, et un garçon courtaud et bouffi, en short également, discutent T.S.F. et télévision à grand renfort de mots techniques : push-pull, cathode, montage B.V.3, etc. . . ., partie pour tromper l'attente, partie pour épater les voisins. Du fond de ma torpeur angoissée, je perçois des bribes de conversation feutrée sans y prendre aucun intérêt. Plus rien ne m'atteint, même pas deux nouvelles qui me sont annoncées coup sur coup : la première est que l'école où nous sommes est minée. La démonstration en a été faite aux premiers prisonniers pour leur démontrer l'intérêt qu'ils avaient à rester tranquilles. La seconde est que le bâtiment d'à côté, contigu au mur auquel je suis adossé est en feu. C'est en effet exact : de ma place (car cela m'intéresse si peu que je ne vais même pas regarder à la fenêtre comme les autres), je vois passer au dehors des tourbillons de fumée noire, piqués de papiers brûlés qui voligent ; le vent les chasse dans notre direction. On pourrait en conclure logiquement que l'incendie va se communiquer à l'école, qui, naturellement, sautera. Mais cette éventualité me laisse apathique et indifférent. L'incendie finira par se calmer, c'étaient les Allemands qui l'avaient provoqué, apparemment pour se distraire.

Quant aux officiers annoncés, ils ne viennent pas, bien entendu. Il n'y a que la courte visite d'un civil de la Croix Rouge, accompagné d'une sentinelle ; il nous fait distribuer par le petit chasseur des cigarettes (une par tête) et nous dit seulement : « Vous passerez ce soir devant la commission du Front du Travail, qui décidera ceux qui vont en Allemagne. Bonne chance. » Il sort, tandis que l'on discute la valeur de ce renseignement. Personnellement je n'en crois pas un mot ; cependant Branle-Tête (qui sait toutes les langues) interviewe en allemand le Polonais, et conclut d'une autre façon : « Voilà, c'est très simple, nous allons défiler devant des gens que le maquis avait fait prisonniers. Ceux qu'ils reconnaîtront seront fusillés, les autres relâchés. » Plausible, mais pas certain.

En attendant, de nouveaux prisonniers arrivent à plusieurs reprises. J'ai chaud, soif, faim. Entre nous aucune solidarité, un égoïsme total, teinté de méfiance. Un petit groupe se gave de pain et de fromage, un autre taille d'épaisses tranches dans un énorme jambon. Les voisins regardent sans rien dire, avec des yeux éloquents, mais pas une miette ne leur sera donnée. À mes côtés, la belotte a fini par sombrer dans l'ennui et s'arrêter sur sa lancée. Le vieux ex-député en profite pour faire un long discours électoral où défilent tous les effets de tribune les plus éculés, au milieu d'un cercle réticent et goguenard. Tout cela m'ennuie, je n'écoute pas. Quand il a terminé, très satisfait de lui-même, il se dandine à travers la pièce, tandis que les auditeurs ricanent discrètement derrière son dos. L'attente continue, dans une sorte de nirvana douloureux. Comment sortir de ce mauvais rêve ? Seule la fin de la guerre, ironie ! pourrait, si elle survenait à l'instant, nous tirer de là. Mais les Russes sont trop loin, ce n'est même pas la peine de s'amuser à rêver cela. Auquel de ces moments atones et éternels a jailli en moi l'idée d'un vœu ? J'examine posément lequel je puis ou je

dois faire, avec l'impression qu'au point où j'en suis, je pourrais me permettre les promesses les plus fabuleuses, n'ayant guère de chances de les réaliser.

Une nouvelle coulée de temps immobile. À quoi bon s'enquérir de l'heure ? Pourtant, vers la fin de l'après-midi, les observateurs qui, tenacement, regardent aux fenêtres, dissimulés derrière les volets, annoncent que l'on va nous interroger, et que dans la cour s'installe l'officier avec un soldat dactylo. Il faut croire que c'est exact, car presque aussitôt nous sommes invités à descendre.

On nous aligne sur trois rangs contre le mur. Devant nous, à l'ombre des arbres, une table est installée, où sont assis l'officier et un soldat à lunettes qui sert de dactylo. À côté, deux civils, debout. Qui va nous interroger ? Je suppose d'abord que ces deux civils sont de la Gestapo et que cette besogne va leur revenir. Mais non : je les entends expliquer à l'officier que leur usine fait 20.000 CV et travaille exclusivement pour l'Allemagne, et qu'ils ont besoin de tout leur personnel. J'ai compris : ils viennent récupérer leurs ingénieurs, c'est à dire le grand boutonneux et le gros en short. Saluts, serremments de main, les voilà partis. J'inspecte donc celui qui va être notre juge : taille moyenne, bâti en force, visage carré et sanguin, yeux de glace bleue pâle ; il est en culottes de cheval, botté, chemise entre le verdâtre et le kaki, casquette autrichienne de même nuance. L'interrogatoire va commencer, bien qu'il soit près de six heures et demie. Jamais nous ne passerons tous ce soir, ce qui, après tout, vaut peut-être mieux pour plusieurs d'entre nous. L'adjudant, cependant, opère de mystérieux triages.

Pour les premiers interrogés, tout est sucre et miel. Successivement passent le député, le représentant de T.S.F., Branle-Tête, l'homme aux pantalons de velours. Papiers, questionnaire, et le dactylo leur tape un laissez-passer. Le député se distingue par ses courbettes et ses flagorneries au

lieutenant ; il n'en finit pas de lui serrer la main et de le bombarder de « Monsieur le commandant » soulignés d'une inclinaison du buste. Le dactylo appelle (car il parle aussi français) ceux de plus de cinquante ans, puis de quarante-cinq à cinquante, de quarante à quarante-cinq. Et l'affaire semble devoir en rester là pour ce soir ; l'adjudant fait passer le petit coiffeur, par tour de faveur, et celui-là aussi obtient son exeat et s'en va, tout ahuri encore. Puis il détache encore quelques-uns du groupe, dont moi, et nous fait mettre sur un nouveau rang devant les autres. L'un, « Ah ! c'est vous, l'horloger ! », ne sera pas interrogé, mais aussitôt mis à part. Rapidement, l'officier, qui s'est levé de sa table, passe devant nous et demande seulement à chacun son âge et l'endroit de sa capture. Il commence par la droite et je suis le dernier à gauche. Mais rien ne résulte de ces interrogatoires sommaires. Mon tour venu, j'explique courtement que j'ai trente et un ans, que je suis venu demander un laissez-passer et que je suis professeur à Grenoble. Hélas ! l'adjudant intervient, et je saisis au passage les mots « *Deutsch Karte* ». En effet, il exhibe, du tas de pièces à conviction, la fameuse carte, me la montre pour que je la reconnaisse (toujours ce souci d'une certaine légalité) et la donne au lieutenant. À vrai dire, celui-ci n'y donne qu'un coup d'œil et ne paraît y attacher qu'une mince importance. Mais le commentaire verbal suffit pour qu'il renvoie l'interrogatoire à demain avec une grimace de mauvais augure. Déjà le dactylo boucle sa machine, et l'on nous fait une fois de plus remonter en prison.

Atmosphère pire encore, du fait que plusieurs ont été libérés. Le P.T.T., brusquement effondré, refuse de desserrer les dents. Quant à moi, je me sens dans une dépression plus amère encore, pour avoir eu un instant de vague espoir. Il me paraît clair que s'il ne m'a pas relâché ce soir, c'est que mon cas lui a semblé mauvais ; je ne dois guère me faire d'illusions et à vrai dire je ne m'en fais plus du tout. Me

voici de nouveau à ma place contre le mur ; mais un vide à ma droite me rappelle la libération du coiffeur. Quant au P.T.T., il est tellement dégoûté qu'il change de place en hâte et va s'allonger ailleurs, la figure contre le mur. J'obtiens qu'il me laisse son sac qui me sert d'oreiller. À ma gauche vient s'installer un grand gaillard en culottes de cheval beiges, tenue mi-scout, mi-dissident, puis le bûcheron italien au chandail gris. Silence presque général jusqu'au souper, qui mérite ce nom, puisque cette fois il y a de la soupe. Il est vrai qu'il n'y aura que cela, et encore pour la moitié, à peine, d'entre nous. J'ai beaucoup de mal à en obtenir, car il y a très peu d'assiettes. Quand je me suis enfin emparé d'une, je n'ai pas de cuiller. Et pendant ce temps le cuisinier allemand s'arrache les cheveux avec des grimaces comiques, en montrant qu'il n'y aura jamais assez de soupe pour tous. J'obtiens une des dernières assiettées : c'est chaud, il y a des pommes de terre dedans, et ce serait agréable, si malgré tout l'idée de tous ceux qui avant moi ont bafré avec la même cuiller... Une trentaine n'ont point de soupe ; on leur promet à la place un verre de vin qui d'ailleurs restera mythique. Je mange la seconde moitié du morceau de pain donné le matin et que j'avais prudemment conservée ; voilà mon repas terminé.

Je réfléchis un moment et vais demander à Testoud son âge : trente neuf ans ; il est donc à peu près certain d'être relâché demain. Se chargerait-il d'un mot pour Irène ? oui — après hésitation. Je vais donc rédiger un minuscule billet, mais quelles difficultés ! Testoud peut être fouillé, et dans ce cas il devra dire que c'est un mot à lui adressé par sa petite amie. Je dois donc rédiger un texte où rien ne contredise cette version. D'autre part, à mon idée, c'est peut-être un mot d'adieu, mais je ne veux pas le faire décourageant, au cas, possible encore, où je serais envoyé dans un camp de travail en Allemagne. J'emprunte un crayon à mon voisin aux culottes beiges (il était en train de dessiner une tête

de jeune fille sur la couverture d'un vieux cahier de classe) et dans le dit cahier (grosse écriture violette corrigée de rouge. Quelle ironie que ce rappel du métier en un pareil moment) je déchire une petite bande de papier blanc. Longue méditation ; je me résoud enfin pour un texte qui répond, autant que possible, à toutes les conditions contradictoires. Le billet rédigé, mais non signé, je le plie en quatre, traverse la pièce, et le porte à Testoud (plusieurs m'observent, mais peu m'importe, au point où j'en suis). Romanesque, il commence par le cacher dans la coiffe de son béret basque, mais je lui fais remarquer qu'il vaut beaucoup mieux le mettre dans un endroit usuel et évident, et il finit par l'enfermer dans son porte-monnaie. Toutefois, je lui fais promettre d'atténuer les choses dans son rapport oral, et de s'en tenir à un demi-optimisme rédigé en termes prudents.

Je ne sais pourquoi, cette manière de testament m'allège un peu l'esprit ; aussi bien j'évite de trop penser, car cela me tord le cœur, et converse avec un ou deux. Un type bien mis, muni de lunettes et d'un complet gris à la boutonnière duquel je repère deux décorations, adipeux, quelque chose de La Guardia, me raconte son histoire ; il est horloger-bijoutier à Saint-Marcellin. Ce matin les Allemands ont arrêté dans la rue un couple qui portait en broche une croix de Lorraine ; interrogés, ils ont indiqué l'endroit où ils l'avaient achetée. La police allemande est donc venue chez lui, a fouillé tout son magasin, puis l'a giflé à toute volée, sous prétexte qu'il avait une tête de Juif (c'est d'ailleurs exact). Malgré preuve visuelle, on le suspecte toujours et son cas ne paraît pas fameux.

Puis conversation avec mon voisin de gauche, tous deux étendus de tout notre long. Il ressemble un peu à Bertheux (j'avais envisagé un moment de me réclamer de lui, mais c'au-

rait été aussi inutile qu'inélégant)^a. Il me conte des histoires, finit par m'exhiber, je ne sais d'où, une minuscule croix de Lorraine, et me souffle sous le couvert du cahier « qu'il pourrait en raconter de bien bonnes et que, par exemple, il a fait quinze mois de dissidence ». Du reste, optimiste à tout crin. Cependant on s'organise pour la nuit, ce qui est malaisé, car une nouvelle fournée vient d'arriver et un bon tiers d'entre nous devra coucher au milieu de la pièce, directement sur le plancher. Le temps fraîchit, et je n'ai toujours que ma chemisette. À ma droite, vient s'installer un nouvel arrivant, tout jeune, de Saint-Jean. Il me pose quantité de questions auxquelles je ne réponds pas, car mon état moral est bien médiocre. J'ai en ce moment la certitude de la mort, et un souci, qui n'est pas de l'orgueil, je crois : tiendrai-je correctement jusqu'au bout ? Il me semble que cela ne doit pas être trop difficile, avec les grâces d'état. Mais partir, alors qu'il restait tant de choses à faire, tant d'occasions de mieux vivre !

Pendant ce temps, on ferme les volets, mais de deux fenêtres seulement, après qu'un soldat est venu ordonner quelque chose comme : *Keine licht*. J'ai la place de m'étendre sur le dos, car le bûcheron préfère se coucher au milieu, sur le plancher nu. Le sommeil ne vient pas, ma prière même est médiocre, et se répète inlassablement dans une sorte de stupeur. Et cela dure jusque vers onze heures, peut-être où je m'assoupis un instant.

SAMEDI. Impossible de dormir : plus de puces que de paille, on les entend, littéralement, grouiller. Et j'ai froid au buste sous ma chemisette. Bientôt le bûcheron vient reprendre sa place à ma gauche, tout contre moi, et j'en suis satisfait,

a. Cet ancien camarade de Faculté de Pierre et Irène était entré dans la Milice.

car son contact diminue un peu ce froid. Je finis par étendre mon mouchoir sur la paille en guise d'oreiller, le sac vide sur mon dos, et mes bras sous moi. Et je n'arrive peut-être pas à avoir chaud, mais je me maintiens tangent au froid. Je pourrais presque dormir, n'étaient les puces, les types qui parlent à grosse voix, sans aucun souci des autres. C'est trop long vraiment ; quand cela finira-t-il ? Mes voisins, eux aussi, ne cessent de se gratter. Toujours le ridicule se mêle au macabre, et je suis tracassé par l'idée que, si je meurs, les Allemands verront que mon corps est couvert de piqûres, et penseront peut-être que je n'étais pas un garçon propre. Je passe la main sur mon menton ; la barbe déjà dure doit me donner l'apparence du terroriste classique ; mes habits poussiéreux et tachés par la paille et le plancher renforcent cette impression. Peut-être nous fait-on passer quelques jours ici simplement pour éprouver nos nerfs, notre résistance physique, mais aussi pour que nous devenions sales et haillonneux à point pour l'interrogatoire.

Vers sept heures, nous descendons dans la cour. Toilette sommaire, et pour cause. Après un moment d'hésitation, je me décide à me détacher du bloc de mes « camarades » (Hélas, nous le sommes si peu !) et à franchir l'espèce de ligne virtuelle qui nous sépare de nos gardiens. Je me présente devant l'adjudant, au garde à vous, non par flagornerie, mais par réflexe lointain venu de mon service militaire. Il a du reste déposé toute animosité ou méfiance à mon égard. Assis sur le banc, le Polonais à côté de lui, il me fait signe d'exposer ma demande : « J'ai eu froid cette nuit : puis-je prendre mes affaires qui sont restées dans les sacoches de mon vélo ? » Le Polonais traduit (Ma foi, je commence à comprendre l'allemand, et je reconnais des mots au passage). Signe d'acquiescement. Avec le Polonais, je vais dans la pièce où se trouve toujours mon vélo. Pendant que je prends mon tabac, mon chandail, et ce qu'il y a de comestible, l'autre

m'explique : « L'adjudant dit : il pense que vous partez ce matin et vous êtes lâché. » Scepticisme de ma part, car je ne le considère pas comme un informateur sérieux. Cependant, pour cette bonne parole, je lui donne un morceau du chocolat qui restait et sur lequel je le voyais loucher. Il se rue dessus avec un plaisir manifeste et ajoute : « Vous n'avez pas vu hier ? Il vous faisait signe tout le temps d'approcher, pour être interrogé. » Allons, tant mieux. Mais, en fait, je n'ai rien vu du tout.

De nouveau dans la cour, je me sers avec plaisir de ma brosse à dents retrouvée, de mon chandail et d'un rayon de soleil. Quand nous remontons, je me sens déjà mieux et physiquement plus optimiste. Les arrivés de la veille, eux, restent toujours inconscients de ce qui les attend et considèrent l'affaire comme une excellente farce.

Cependant, il est question de déjeuner, et nous nous organisons avec une discipline croissante, dont je demeure même étonné. Tout le monde s'assied contre le mur, seuls ont le droit de circuler les distributeurs, et chacun de nous sera servi à son tour et à sa place, pour éviter toute resquille et tout désordre. Cela établi, le premier serveur nous donne à chacun un sucre : les affamés le croquent et les prévoyants le gardent pour un café hypothétique. Puis un morceau de pain, de quatre-vingts grammes environ. Là-dessus, pause assez longue : deux soldats et le silencieux sous-officier viennent nous considérer, apparemment satisfaits de cet ordre, et s'en vont sans rien dire. Maintenant, c'est le tour du café : les quelques tasses circulent de main en main, lentement. Enfin passent deux distributeurs de confiture, qui procèdent avec un grand souci d'équité, au point de n'en presque point garder pour eux. La question du récipient est plus épineuse : des malins ont gardé des boîtes de sardines vides, quelques-uns des quarts. La plupart tendent avec résignation une paume crasseuse où le préposé applique consciencieusement la cuiller

pleine de confiture. Après quoi, le patient lèche sa main en détail, puis l'essuie à son pantalon. Plus favorisé, j'use du morceau de pain récupéré tout à l'heure. Après réflexion, je me décide à le manger tout de suite : l'interrogatoire doit avoir lieu ce matin, et il importe d'être dans la meilleure forme physique possible, pour posséder mon sang-froid et mes moyens. De fait, une fois rassasié (?), je me sens mieux armé.

Presque aussitôt, ceux des fenêtres annoncent l'arrivée de l'officier et du dactylo, et l'on nous fait descendre dans la cour, où nous attend le même cérémonial qu'hier. À l'ombre, sous les arbres, la table, et nous rangés sur trois lignes, parallèlement au mur, en plein soleil. Un peu partout, des soldats, fusils sous le bras. Mais aujourd'hui, à côté de l'officier, s'assied une femme d'une trentaine d'années, blonde, sourcils épilés, plutôt potelée, coiffée d'un turban, et vêtue d'une robe de toile boutonnée par devant. Avec grandes démonstrations de galanterie, l'officier lui fait apporter une chaise à sa droite, le dactylo restant toujours à sa gauche. Qui est-elle ? je suppose provisoirement que la Croix-Rouge française l'a chargée d'assister à l'interrogatoire, pour voir si les choses se passaient suivant les règles (*Sancta simplicitas* !).

Voilà donc tout le monde en place ; la machine va se mettre en branle, commençant, comme de coutume, par les plus âgés dont un petit groupe est aussitôt formé et mené près de la table. « Y a-t-il quelqu'un encore de plus de quarante ans ? », demande le dactylo. L'horloger s'avance, mais l'officier et l'adjudant interviennent en même temps, et sans douceur, pour le faire conduire à l'écart, contre la grille ; il est visiblement considéré comme brebis galeuse. Cependant, avant que le premier interrogé ait eu le temps de répondre, arrive une femme qui vient demander un laissez-passer ; la trentaine peut-être, l'air commun, corsage blanc, robe à quatre pans alternativement noirs et beiges. Dialogue mi-français,

mi-allemand avec l'officier ; elle s'accoude sur la table, très (trop) à l'aise, « Écoutez-moi, monsieur l'officier, soyez gentil ». Interminable papotage : le lieutenant sourit, déploie ses galanteries ; l'adjudant rit à grandes dents, tandis qu'elle multiplie ses grâces, et ses plaisanteries que nous n'entendons pas. Par instants, elle cligne de l'œil de notre côté, pas mécontente de parader devant ces cent cinquante types qui attendent qu'elle ait fini. Quelques-uns d'entre nous, très peu, rient aussi, soit par servilité, soit parce que, dans leur inconscience, ils trouvent la chose comique, pensent qu'il s'agit vraiment d'un interrogatoire pour la forme, à la bonne franquette, et que tout ira pour le mieux. Je saisis au passage que l'adjudant la traite de « *lustig* » et qu'elle en profite pour faire des calembours éculés avec moustique. N'en finira-t-elle donc pas, de cet échange dégradant d'amabilités ? Cela dure au moins vingt minutes. Enfin elle s'en va, en serrant chaudement la main de tous ces germains hilares. Fausse sortie, naturellement, car elle veut repartir en vélo, et pour ce faire met la main sur le mien. Va-t-elle l'emporter ? Cela me laisse parfaitement indifférent. Peu m'importe le sort de mon vélo, quand il s'agit de celui de ma vie. D'ailleurs un grand gaillard qui monte la garde à la porte de sortie refuse de la laisser passer et lui enjoint de remettre le vélo contre le mur (elle l'avait déjà sorti de la pièce où il était). Nouveau concubule, plus bref cependant, et la voilà repartie pour de bon, mais à pied. Qu'elle aille au diable.

Au même moment arrive une jeune fille que l'on fait asseoir sur le banc : c'est la fiancée de l'infirmier qui vient le revendiquer, et, par grande faveur, on permet à ce dernier, en attendant son tour, de s'asseoir à côté d'elle. Puis un ordre violent du lieutenant, « en arrière ! ». On nous fait tous reculer jusqu'au pied du mur, blanc aveuglant, car le soleil cuit et nous frappe en pleine figure. Tant pis, je m'assieds contre la porte, sur la marche de l'escalier ; en me penchant

en arrière, je m'adosse dans l'angle peu profond formé par la porte et le retrait du mur ; cela suffit à me mettre la tête à l'ombre. Je veux éviter ainsi la fatigue et l'abrutissement dû au soleil, car je suis toujours mené par l'idée de rester le plus en forme possible pour mon interrogatoire. Les autres restent debout, quelques-uns s'accroupissent contre le mur ; personne ne dit rien, si ce n'est un ou deux qui, par instants, essayent des *a parte* ; mais le voisin, en ce cas, fait comme s'il n'entendait pas. Je me souviens d'une scène significative, hier : le chasseur en uniforme kaki a essayé, dans la cour, de glisser une question (et si bas, que je ne l'ai pas comprise) au petit frisé, l'homme au brassard. Sans doute voulait-il se reconforter d'un contact humain, peut-être se renseigner. L'autre n'a laissé glisser entre ses dents qu'un bref « stt », et a tourné le dos aussitôt. Telle est la méfiance qu'engendre le régime allemand.

L'interrogatoire fonctionne : le boîteux et sa fiancée, après de longues explications, obtiennent un exeat, quelques autres aussi, grâce à leur âge canonique. L'atmosphère est banale, tranquille, presque ennuyée. En intermède, un cuisinier apporte sur un plateau du café pour le tribunal ; la femme fait le service, passe une tasse au lieutenant, verse le café, le tout avec échange d'amabilités. Du café aussi pour l'adjudant, et une bouteille de soda pour chacune des sentinelles.

C'est maintenant le tour du vieux de soixante-quatre ans ; il se lance aussitôt dans une confuse histoire qui remonte à sa généalogie, et se perd dans les motifs de son voyage à Valence, pendant que l'officier écoute impatientement. Un court épisode grotesque : sa carte d'identité mentionne la profession de journaliste ; du coup le lieutenant explose : « Journalier ! Tous des crapules ! » Il faut que sa voisine le tire par la manche pour lui expliquer la nuance qui sépare ce terme de celui de journaliste. J'admire *in petto* dans quelle estime les Allemands tiennent leurs collaborateurs de la presse vichys-

soise. Finalement le vieux est libéré, et s'éloigne, toujours abruti. Pendant que passe le beau-frère de Testoud, l'adjudant se dirige vers nous et procède à un premier triage, mais bien curieux : il passe en revue nos pieds et fait sortir des rangs tous ceux qui lui semblent munis de souliers suspects, chaussures de montagne ou d'apparence militaire. Ceux-là sont rangés sur une file devant le préau. Je sens un certain soulagement à voir ses yeux glisser sans s'arrêter sur mes souliers bas éculés. Une deuxième fournée est ensuite formée et placée à côté de l'autre, près des cabinets ; celle-là est constituée, à ce qu'il me semble, par ceux dont le cas est le pire : le chasseur, le petit frisé, et quelques autres, vêtus de shorts kaki ou de blousons de cuir. Enfin l'adjudant appelle une liste de gens, raflés la veille à Saint-Jean. Les noms qu'il prononce durement, à l'allemande, perdent leurs consonnances familières et revêtent un aspect étrange, « Hallégrett, Rouchône... », si bien qu'il fait relire la liste par un détenu pour trancher les cas litigieux. Certains noms n'amènent pas de réponse, et ce sont alors des explications par gestes, destinés à montrer que l'un a été libéré ou que l'autre est inconnu.

Nous autres, ceux dont on ne s'occupe pas pour l'instant, assistons passivement à ce triage. Décidément ce n'est pas encore notre tour. À cette lente cadence d'interrogatoire, passerons-nous ce matin ? ou même aujourd'hui ? La fournée des « vieillards » n'est pas encore terminée, et aucun trait marquant n'en rompt la monotonie. Pendant que l'un répond en se dandinant d'un pied sur l'autre, le dactylo tape des saufs-conduits pour l'autre. À un moment donné, une auto s'arrête le long de la grille, et produit un long adjudant qui entre dans la cour, claque des talons avec fracas et salue à l'hitlérienne. Pourquoi donc ? Ah, je me souviens avoir entendu dire autrefois, il y a deux jours, quand j'étais libre, que le salut de la Wehrmacht était supprimé et remplacé par celui-

là. Conciliabule bref avec le lieutenant, à la suite duquel il exhibe un Leica et se met en mesure de nous photographier. Pendant qu'il ajuste un pare-soleil à l'objectif, je me demande courtoisement s'il ne vaudrait pas mieux dissimuler ma figure ; je n'aurais qu'à pencher la tête plus à gauche, dans l'angle du mur. Mais quoi ! cela ne pourrait que me rendre plus suspect encore. Donc, ne bougeons plus, c'est bien le cas de le dire. Il met un genou en terre pour nous prendre. Deux clichés. Je les vois déjà rehausser *Das Reich* ou *Signal* ; titre : « une brochette de terroristes », ou bien « les fauves du maquis sont capturés ». Sous-titre : « Pendant les opérations de nettoyage que la Wermacht poursuit dans le Sud-Est, un groupe de bandits dont la physionomie porte les stigmates, etc... etc... » L'opération finie — et aucun n'a songé, cette fois, à prendre une pose avantageuse —, il s'essuie le genou d'un air dégoûté, puis enregistre le « tribunal », pendant qu'un de ses satellites nous photographie derechef pour son compte personnel. Saluts raides, talons qui claquent, les voilà partis.

En même temps, le tour d'interrogatoire vient au groupe des demi-suspects. Le premier est un gars d'une vingtaine d'années, short et blouson de cuir, visage épais, cheveux tirant sur le roux. Je le vois de dos, et ses mains qui se tripotent pendant qu'il explique son cas : fait prisonnier par le maquis et forcé de travailler à la cuisine. L'officier lève le nez : « Naturellement ! Ils disent tous la même chose, tous au maquis malgré eux, et tous cuisiniers. » Le gars murmure je ne sais quoi, apparemment il réaffirme qu'il dit vrai, mais l'autre lui coupe la parole d'un ton qui monte : « Tu mens. » Instantanément, il est debout ; à travers la petite table, à toute volée, il envoie son poing carré et chargé de grosses chevalières ; le coup porte au côté du menton. Bruit mat de viande écrasée, celui qu'on entend quand le boucher pare une escalope sur son billot avec le plat du couperet. Le

gars chancelle et recule d'un pas. Dans notre groupe, raidissement immédiat, personne ne sourit plus, les optimistes de naguère comprennent, et le groupe des grands suspects est figé soudain dans une immobilité tragique ; ils ont le visage vieilli brusquement de ceux qui attendent la mort. Pas un seul des Allemands n'a sourcillé : visiblement, pour eux, la chose fait partie de la routine quotidienne. La femme a seulement haussé les sourcils, avec une expression mélangée d'attente intéressée et d'un peu d'angoisse, comme s'il s'agissait d'un passage dramatique dans un film.

Ce qui m'intéresse, ce sont les yeux de l'officier : ils n'ont pas changé, ne reflètent ni plaisir, ni haine, ni intérêt ; ni quoi que ce soit. Il est clair qu'il se met en colère à froid, artificiellement, que cela fait partie de son métier, d'un métier connu où ne subsiste plus de curiosité, mais qu'il remplit avec application et méthode. Aussi bien, il ne s'arrête pas une seconde : « Avance ici ». Le gars revient en chancelant. « Répète-le ». Un deuxième coup de poing lui rentre dans la bouche les mots. « Répète-le, salaud », et il le menace d'une troisième dose. L'autre hésite, bafouille quelque chose d'indistinct : « Tu en étais, hein ? tu en étais ? Eh bien, on t'interrogera encore, et bien mieux que ça. » Et tandis qu'il lui répète encore que son affaire est sûre, un soldat appelé d'un signe emmène je ne sais où le gars qui marche comme un automate, sans nous voir, comme s'il regardait en lui-même, ou quelque chose de très loin, d'invisible pour nous.

En voici trois autres, en short kaki, dont le plus âgé n'a guère qu'une vingtaine d'années. L'adjudant leur fait signe de s'approcher de la table et l'interrogatoire de l'aîné commence ; ses deux camarades s'avancent pour écouter, mais aussitôt l'officier rugit : « En arrière, reculez-vous ». Cependant le jeu du chat et la souris continue son cours classique : la souris voudrait prouver qu'elle se trouvait dans les bois par hasard et n'avait rien à faire avec le maquis ; le

chat, rusant avec elle, ironise lourdement sur cette prétendue innocence, brise ses défenses les unes après les autres, refuse catégoriquement de la croire, et l'accule peu à peu dans l'angle mortel. Pendant ce temps, un petit chien est entré dans la cour et erre au hasard. Tous les Allemands l'appellent, lui font des grâces et des avances, le caressent. Leur âme déborde de sympathie pour cet animal. Avec quelles prévenances ils finissent par l'expulser ! Comme ils sont bons avec les animaux !

Notre attention qui s'était machinalement détournée sur cette scène revient au tribunal. Une grande partie du dialogue nous a échappé, mais il est clair que le « jeu » touche à sa fin. Le chat, satisfait, ronronne, il tient sa proie. Les deux autres attendent la fin de l'interrogatoire avec anxiété : leur camarade s'est-il bien défendu comme il le fallait ? Eux-mêmes, que vont-ils dire pour s'en tirer ? Ce qu'ils diront ? Le chat se tourne vers eux : « Vous étiez tous les trois ensemble ? — Oui. — Quel âge as-tu, toi ? — Vingt-deux ans. — Et toi ? — Dix-neuf. — Et toi ? (un gamin au visage camus, surmonté de cheveux épais et rejetés en arrière) — Seize ans. — Ha, Ha ! Vingt-deux, dix-neuf et seize ans. (Il prend un temps). Une jolie petite équipe, hein ? (sa voix râpe, se durcit). Allez, hop ! et vous savez ce qui vous attend. » Et les trois gosses s'en vont vers une pièce spéciale, l'antichambre de la mort, trois condamnés dont deux n'auront même pas été interrogés.

Aussi bien la machine est lancée : les interrogatoires se succèdent dont la conclusion ne varie guère, car c'est la série des gens aux souliers suspects. Pendant qu'ils répondent aux questions, l'adjudant regarde leurs pieds, soulève quelquefois, pour mieux voir, un pantalon, d'un pouce et d'un index dégoûtés. L'officier se renverse sur sa chaise et jette un coup d'œil par dessous la table ; la femme elle-même ne dédaigne pas de s'intéresser aux chaussures du malheureux.

L'un d'eux, ne sachant que faire de ses mains, les met, tout en parlant, sur ses hanches. Ciel ! comme l'adjudant est choqué ! en hâte il lui baisse les bras d'une tape et le remet au garde à vous. Réflexe d'un soldat de métier visiblement scandalisé par cette attitude non militaire. Et pourtant ce même adjudant, chaque fois que l'officier sort une cigarette, bondit comme un larbin pour lui tendre du feu ; et à chaque fois je fais une grimace intérieure. Cet homme a voulu me fusiller, mais, je crois, de bonne foi ; il a des qualités certaines dans son domaine spécial, c'est un soldat jusqu'au moindre pouce de sa personne, et un bon soldat, plusieurs décorations l'attestent. Comment allier cela avec cette obséquiosité ? Cette question se pose à moi, mais je n'ai pas le loisir, pour l'instant, d'y chercher une réponse ; je suis trop occupé à préparer mes réponses et à modifier mes plans à mesure que j'en vois les faiblesses. Car ce système d'interrogatoire en public destiné à terroriser les assistants, en brisant leurs nerfs, — et fort bien conçu, dans ce sens —, présente un défaut qui paraît avoir échappé à ses auteurs. Celui qui écoute arrive à repérer les roueries, les artifices et les pièges de celui qui interroge ; depuis le début, j'en ai déjà éventé plusieurs pour y avoir vu tomber les autres ; non prévenu, j'aurais certainement fait comme eux. Le point critique me semblait d'abord être la carte : le mieux était de dire la stricte vérité qui m'innocenterait complètement — à condition que je sois cru. Mais je m'aperçois vite qu'une seule chose intéresse l'officier : savoir si l'accusé faisait partie du maquis et surtout qui il y a rencontré. Tous ses procédés d'investigation sont orientés vers cette recherche. À plusieurs reprises, même, il pose une question avec insistance : « Et les Américains ? où étaient les Américains ? »

Je prépare donc mon plan de défense sur ce principe : j'étais dans un hameau de trois maisons, où la dissidence était inconnue (ce qui est faux), et en fait de dissidents, je

n'ai vu que ceux qui s'enfuyaient du plateau et dont j'ignore les noms (ce qui est vrai). Il me semble qu'ainsi ma position sera solide. D'ailleurs les condamnés sont de plus en plus nombreux, et la formule finale ne varie guère. Plusieurs fois, pourtant, quelques jeunes de moins de vingt ans, contre lesquels aucune preuve (?) n'a été relevée se voient gratifiés d'une condamnation différente, « Toi, tu iras travailler en Allemagne », ce qui me paraît, du reste, problématique, car les moyens de transport pour l'Allemagne sont à peu près inexistants. Ils seront, dit-on, dirigés sur Valence : après cela, c'est l'inconnu, bien lourd de menaces en pareil cas.

Mon scepticisme s'accroît à mesure que je perds quelques illusions. Et d'abord, la femme dont ma naïveté faisait une déléguée de la Croix-Rouge. En fait, elle se mêle activement à l'interrogatoire, mais d'une toute autre façon que je le prévoyais ; elle joue, pour ainsi dire, le rôle d'un conseiller sur les questions locales, ou, ce qui revient au même, d'un mouchard. S'appuyant sur une connaissance très exacte du pays, des fermes et des gens, elle contredit les déclarations de l'accusé, lui pose des questions insidieuses, et s'emploie de tout son zèle à les faire trébucher, c'est à dire condamner à mort. « Là où j'étais, affirme l'un, il n'y avait pas de ferme. — Si, répond-elle, il y avait la ferme Jourdan qui servait de P.C. au maquis. » Et cela fera un gars de plus à porter au compte.

D'ailleurs, les méthodes varient suivant le patient. Voici, par exemple, le tour du petit domestique de ferme, ramassé dans un champ où il travaillait, près de Saint-Jean. Blond, le crâne rasé, il déclare quinze ans et demi et en paraît à peine quatorze ; il est de Grenoble, mais placé depuis deux ans dans une ferme. L'officier l'interroge, sur le mode paternel et bénin. Des coups ? Fi donc, nous sommes des gens corrects et humains ; voyez comme je me conduis gentiment avec ce petit : « Tu es depuis longtemps au village, n'est-ce pas ? Tu

connais tout le monde au pays ? Eh bien, tu connais ceux qui étaient au maquis ? Dis-moi donc qui il y avait. » Et le gosse, tout fier de son savoir, aligne une quinzaine de noms que le soldat dactylo enregistre à mesure. Puis il reçoit un laissez-passer et s'en va, fort satisfait de lui-même et de ces gentils Allemands.

Le suivant, c'est mon voisin de chambre, le bûcheron italien, qui s'avance en pleine sécurité ; il m'a montré hier un papier très officiel, mi-allemand, mi-français, certifiant qu'il est employé dans une entreprise travaillant pour le compte de l'Allemagne. En outre, il n'est pas français, mais ex-allié du Reich. Il commence donc à narrer son histoire, et, en bon méditerranéen, ne peut s'empêcher de la souligner de force gestes. Non, il n'a pas été pris, mais il est venu de lui-même à Saint-Nazaire ; et il n'y avait pas de maquis là où il travaillait : « Je vous le jure, mon commandant. » Mais l'autre balaie ces serments d'une main lasse : « Quand on jure, on dit toujours des mensonges. Avoue que tu as vu des dissidents. » Et de plus belle, mon bûcheron se lance dans des explications et des serments : jamais il n'a été au maquis, au grand jamais. Oh, bien sûr, il a vu quelques dissidents qui s'enfuyaient, mais il... « Ah, tu en as vus ! Enfin ! Dis-moi leurs noms. — Mais je ne les connais pas, et jamais... — leurs noms. » Je ne vois plus qu'un dos gris, des bras qui essayent de proclamer l'innocence. Non, il ne sera pas relâché, et il faudra qu'il donne les noms, même s'il ne les sait pas.

Du coup, je modifie à nouveau mon plan de défense : ne rien avouer, en dire le moins possible, tel en sera l'essentiel. Et surtout être atteint de complète cécité, n'avoir jamais vu personne. Il me faudra donc mentir à cet allemand ? j'examine courtement ce point de casuistique : j'aurais préféré dire la vérité, mais il est clair que je ne serais pas cru ; en outre, pour autant que je le sache, la vérité n'est pas due à un ennemi qui l'exige par la menace. Donc tant pis : je sou-

tiendrai n'avoir jamais vu de dissidents, mais, quand même, avec un vague regret.

Pendant que je réfléchis, plusieurs ont été jugés, et invariablement condamnés à mort ou au travail en Allemagne. Soudain mon attention est ramenée à l'interrogatoire où les affaires se gâtent pour l'inculpé, un grand type d'une trentaine d'années, en pantalon de toile et blouson de cuir. L'officier a haussé brusquement le ton : « Tu mens, salaud ; avoue que tu as été au maquis. » Déjà il est debout et détache une sèche gifle, du dos de la main, qu'il complète aussitôt à la paire. Un coup de poing violent sur la pommette, et deux, précis, un sur chaque œil. À moitié aveuglé, l'autre recule, les deux mains sur la figure : « Approche, ici — encore... enlève tes mains. » Et les coups repleuvent sur cette cible sans défense. Un murmure qui est sans doute l'aveu attendu et contraint. Mais le bourreau se transforme en moraliste : « Tu as fini par le dire, hein ? Tiens, voilà pour t'apprendre à avoir menti, pour commencer. » Et, avec une vertueuse indignation, il lui écrase derechef la figure de ses poings carrés. Qui pourrait l'en empêcher ? Les Anglo-Américains sont à Caen, les Russes à Bialystock ^a. « Dieu est trop haut, la France est trop loin », disent les Polonais. Et nous, que pouvons-nous faire, sinon attendre notre tour, avec des visages figés ?

Déjà un soldat emmène la victime. Je regarde le petit chasseur à la main bandée, toujours assis dans le groupe des grands suspects ; malgré moi, une idée revient sans cesse me hanter : pourvu qu'à l'interrogatoire ils n'aillent pas le « travailler » en se servant de cette main, cette main où le pansement cache une alliance presque neuve (il déclarait hier au Polonais qu'il était « jeune marié », comme si ses vingt ans

a. Deux cents kilomètres au Nord-Est de Varsovie. Mais le débarquement de Provence commençait le 15 août, moins de trois semaines plus tard.

ne se voyaient pas!). Mon voisin de la nuit, le grand gaillard aux culottes de cheval, est à côté de lui, les sourcils froncés, avec une curieuse expression de dégoût et d'ennui; et tous les autres dont les visages commencent à m'être familiers. Quant aux Allemands, ils n'ont pas l'air d'approuver, ni de désapprouver, mais gardent la physionomie placide et vide du soldat qui monte la garde et suppute le temps qu'il a encore à être tenu par cette corvée. L'officier, qui en interroge déjà un autre, aperçoit sur sa main un peu de sang (le sien, ou celui de sa victime, je ne sais), et le lappe consciemment; puis il reprend sa pose habituelle, coudes étalés, massivement appuyé à la table sous laquelle il écarte ses jambes bottées. Dès lors, je n'écoute plus guère; mon plan est dressé et, pour la question des coups éventuels, ma résolution prise. Je suis décidé à ne pas changer un iota à mes déclarations, même s'il doit me démolir la figure: c'est à la fois une question de sécurité et d'entêtement, et, en toute sincérité, je me sens capable de n'en point démordre. Ce point réglé, j'essaye de me réfugier dans une prière, hélas bien imparfaite et machinale. Peu importe: grâce à elle, je garde un peu de confiance et je reste maître de mes nerfs.

Voici un sous-officier qui vient prendre un vélo; il le sort dans la cour, et, ce faisant, la chaîne saute. Inutile de se salir les mains: sur un claquement de doigts et un signe, comme pour un chien, un prisonnier s'attelle à la réparation; réparation pénible, car un second doit lui venir en aide. L'allemand va-t-il perdre patience et prendre mon vélo? Non, car cela marche, à la fin, et il s'en va, sans dire merci. Aussitôt Bach se dirige vers moi et me donne mes deux sandows qui avaient en effet disparu. Pourquoi me les rend-il? Mystère. Je me contente de les fourrer dans ma poche. Mon sac de montagne et mon linge se sont envolés, sans doute grâce à lui, mais il me rend ces deux sandows avec signes de contentement, comme preuve, je pense, de l'honnêteté et de

la correction du soldat allemand. La sincérité de tout cela ne fait que le rendre plus inexplicable. Je n'ai pas le temps d'y réfléchir, car l'adjudant porte son attention sur moi ; il me regarde et dit quelques mots à Bach qui se dirige derechef vers moi et me demande : « Vous venir seul ? » Sur ma réponse affirmative, il va rendre compte à l'adjudant : je n'ai pas été fait prisonnier, mais je suis venu de mon plein gré à Saint-Nazaire. Bien. L'adjudant me fait signe de sortir des rangs et me place contre une colonne du préau, mais seul, sans me confondre avec un des autres groupes qui attendent leur tour. Allons, c'est le moment de demander du courage à Dieu, et je m'efforce de le faire.

Presque aussitôt on me fait avancer près de la fameuse table. Devant moi finit l'interrogatoire d'un camarade ; un autre est debout derrière moi, mais telle est ma tension d'esprit que je ne les vois même pas. « Vos papiers » me demande le dactylo ; il y jette un coup d'œil et les donne à l'officier. Le laissez-passer de la préfecture n'est qu'effleuré du regard, de même que le vieux permis en allemand d'entrer au Lycée. J'ai l'impression que, pour eux, et *a priori*, tous les papiers sont faux et sans valeur. Il me les rend et j'explique que j'ai passé quinze jours de vacances avec ma femme et mes enfants, et qu'obligé de rentrer à l'expiration de mon congé (hum !) je suis venu demander un permis à la *Kommandantur*, jeudi, à quatorze heures. Cela ne semble intéresser que médiocrement mon interlocuteur. « Quand êtes-vous parti de Grenoble ? (Pourquoi ne me tutoie-t-il pas comme les autres ?) — Le douze juillet. — Par où êtes-vous venu ? — Par la rive gauche de l'Isère. — ?? (il hausse les sourcils sans comprendre) par quels villages ? » Je les énumère rapidement. Mais l'autre est méthodique : « Doucement, doucement. Par où ? (il déplie une carte Michelin et suit du doigt mon itinéraire). Et vous n'avez vu personne en route ? — Non, j'ai seulement été fouillé par les Allemands à Sassenage. » Sassenage ? Il ne

voit pas où c'est et fronce les sourcils : « Le douze juillet, nous n'étions pas encore venus par ici », et il se tourne vers la femme qui lui explique qu'il s'agit du barrage à la sortie de Grenoble, mais que (un haussement d'épaules à mon égard) cela dure depuis trois mois. Visiblement, elle me prend pour un imbécile et un bafouilleur. Parfait, c'est ce que je désire. L'autre continue : « À quelle heure êtes-vous parti de Grenoble ? — Une heure. — Et arrivé quand ? — Cinq heures. — Vous n'avez mis que l'après-midi pour aller là-haut ? — Pas là-haut, en bas. » Et je lui explique la situation de Laval. Ce nom le fait grogner, car il n'est pas sur sa carte, et je dois lui préciser que c'est là, au bout de mon doigt, à l'endroit où se trouve écrit « sources du Cholet ». Il regagne d'un air peu convaincu ; évidemment, il voudrait m'extorquer que je suis allé sur le plateau, au pays du maquis ; et plusieurs fois, durant le dialogue, il emploiera l'expression « là-haut » que chaque fois je corrigerai soigneusement : « non, en bas ».

Ce point réglé, il passe à la question cruciale et veut savoir ce que j'ai fait et vu pendant ces quinze jours. Toujours fidèle à mon plan, je réponds que Laval est un cul-de-sac, dépourvu de tout chemin qui mène au plateau (par chance, sa carte n'en indique pas), que par conséquent personne n'y passe, et que je n'ai vu ni allemands, ni dissidents, ni dissidents, ni allemands. Et à toutes ses questions je me contente de répéter cela. Mais son scepticisme semble solide et en moi-même je vois la courbe de mes actions baisser à vue d'œil. « Alors, pendant quinze jours (sur un ton d'incrédulité totale) vous n'avez rien vu ? vous n'êtes allé nulle part ? — Non, je me suis contenté de faire les commissions et de m'occuper de ma famille. » Il relève la tête et me fixe avec ses yeux de glace bleue : jamais ils n'ont paru aussi loin de tout sentiment humain, colère ou pitié. Essayons un dernier moyen : je ne me sens pas fier d'y recourir, mais quoi ! « Je jure sur la tête de mes cinq enfants que... », il se repenche sur sa carte,

et avec le même geste de la main que tout à l'heure : « Oh, ne jurez pas, cela ne sert à rien. — Je ne jure pas, je dis la vérité. » Une pause. Silence. Je me sens fatigué et étourdi. Un court instant, je suis comme absent de moi-même, le regardant machinalement sans le voir. Sentiment d'avoir perdu, ou plus exactement d'être collé à un examen. Quand je me reprends, sans qu'un mot ait été prononcé, mon sort est fixé, je ne sais comment. Et déjà le dactylo me tire des mains ma carte d'identité et commence à taper un exeat. Pourquoi me relâche-t-il ? parce que je suis venu de moi-même entre leurs mains ? ou parce qu'il me suppose inoffensif ? (et pourtant j'ai l'impression qu'il ne m'a pas cru). Ou, tout au fond de son cœur de glace, a-t-il été touché de ce que j'aie cinq enfants ?

Mais je dois déjà faire face à un autre interrogatoire dont le but m'échappe complètement ; la femme entre en lice, et d'un air dédaigneux : « Vous êtes venu en vélo ? — Oui, avec ce vélo qui est là (et je le lui montre, toujours appuyé au mur). — Vous faites beaucoup de vélo ? — Je m'en sers pour remplacer les chemins de fer absents. — Mais vous en faites beaucoup ? — Pas énormément. — Vous n'êtes pas affilié à un club ? — Non. — Vous n'êtes pas inscrit au Tandem-Club Grenoblois ? — Non. — Vous ne connaissez personne au Tandem-Club Grenoblois ? — Non. » Elle me laisse tomber d'un air dégoûté et je me retourne vers l'officier : « Puis-je rentrer en bicyclette ? » (je pose la question par acquis de conscience, car, tout à l'heure, il a crié qu'il ne voulait plus voir un seul vélo dans toute la région). Deuxième miracle : l'autorisation m'est accordée, mais je dois rentrer par la même route que celle qui m'a servi à l'aller. Pendant que je m'émerveille, incapable encore de réaliser ce qui m'arrive et n'osant y croire, le dactylo me demande en grommelant où je me rends, s'impatiente de ce que je ne lui réponde pas assez vite, et remplit mon exeat, aussitôt signé par l'officier.

Demi-tour, sans voir personne, je vais à mon vélo, et, toujours hésitant, présente mon papier au soldat de garde. Il me parle en allemand et me montre du doigt le deuxième étage : veut-il m'empêcher de passer ? Je finis par comprendre, un peu lentement, car je suis, à la lettre, assommé, qu'il m'invite à aller prendre mes affaires. Je lui fais voir que tout est dans les sacoches de mon vélo, et l'impossible se produit : la grille s'ouvre, et se referme derrière moi, me projetant dans une liberté, fragile et provisoire sans doute, mais qui, pour le moment, n'est plus la mort assurée.

J'enfourche mon vélo maladroitement, mange un morceau de sucre, pendant que le village défile : des allemands qui me jettent un coup d'œil froid, des civils qui me regardent ainsi qu'un martien égaré sur la terre. Et déjà, au bout de la côte, voici le poste où j'avais attendu, autrefois, quand donc ? Il doit y avoir deux jours. De la maison en face un civil à jambe de bois me fait signe : « C'est vous qui êtes venu avant-hier ? Je vous reconnais à votre vélo. » Il veut savoir ce qui m'est arrivé et je le lui dis en trois mots. Faisant allusion au S.S. de Breslau : « Vous lui avez causé ? — Mais oui, il a été très gentil. — Gentil ! (il lève les bras au ciel), je l'ai vu ailleurs, il n'y a pas pire brute. » Allons, il n'y a rien à faire : ces Allemands sont décidément déconcertants et inexplicables. Si bien qu'un souci me harcèle : quel est le contenu de mon laissez-passer ? N'y a-t-il pas encore là une farce barbare ? Un mot en particulier m'inquiète, « *Gefangenschaft* »^a. Ils seraient bien capables de m'expédier à Grenoble par mes propres moyens avec un papier qui me ferait mettre en prison là-bas. Mais comment le savoir ? Peut-être me ferai-je mettre la main au collet par le premier type

a. Captivité.

auquel je présenterai cet *Ausweis*^a.

Je me livre à ces réflexions et maudis mon ignorance de l'allemand tandis que je roule vers Saint-Just de Claix, où je sais que se trouve un poste. Il fait beau et chaud, mais je n'ai même pas le courage d'enlever mon gros chandail. Ai-je faim ? je n'en sais même rien. Pourtant il est déjà plus de midi, je me contente de croquer les quelques morceaux de sucre qui restent au fond de ma poche. Et déjà voici une bucolique sentinelle, couchée dans l'herbe à l'ombre d'un noyer, et qui se lève mollement à mon approche. Il me fait signe d'aller par un petit chemin de traverse à une ferme à la porte de laquelle un officier et deux sous-officiers sont assis à califourchon sur des chaises de paille. L'officier lit mon papier, me regarde, relit le papier, me toise de haut en bas et de bas en haut, puis me le rend et m'expédie d'un signe. Le Sésame a fonctionné pour cette fois. Inutile de le rempocher, car déjà cent mètres plus loin on me le réclame, et pareillement deux cents mètres après.

Dès lors, la cadence est prise. Tous les cent cinquante mètres, à peu près, je dois exhiber mon papier, que je tiens constamment de la main gauche. Quelquefois sa simple vue suffit, je n'ai même pas à le déplier. Le plus souvent, on l'épluche avec minutie et on le regarde même derrière avec une incompréhension soupçonneuse ; car il est tapé au verso d'une facture d'en-tête : Tissages Léon Laurent de Saint-Nazaire.

À quoi bon décrire cet interminable retour, placé tout entier sous le signe d'une défiance crispée ? Quelques incidents émergent dans ce chaos d'images : je dépasse le marin-plâtrier, libéré quelques heures avant moi et qui s'en retourne à pied, un gourdin à la main, en direction de Vinay. Je demande vainement quelque chose à manger, dans plusieurs

a. Laissez-passer.

cafés ou restaurants ; les Allemands ont tout pris, me répond-on chaque fois ; et c'est sans doute vrai, mais je sens qu'on me regarde avec méfiance et qu'on me prend pour un dissident en fuite, être fort dangereux de leur point de vue. Au restaurant des quatre routes, toute la famille est à table, à une table bien garnie, mais me refuse même un morceau de pain, bien que j'offre argent et tickets. Du coup, je sors furieux, en proférant d'obscur menaces. Avec mes habits troués et sales, ma barbe de quatre jours et ma voix rauque, je dois les effrayer, car la patronne, une grosse blonde, me court après sur la route : « Monsieur, monsieur, qu'est-ce que vous voulez ? Expliquez-vous donc. » Je le fais, courtement, et refusant ses offres tardives, je m'en vais, pas mécontent d'avoir jeté de l'inquiétude dans cet égoïsme. Visiblement, elle me prend pour un terroriste et s'attend à des représailles ; tant mieux, si elle doit dorénavant se montrer un peu plus généreuse envers d'autres.

Cependant à partir d'Iseron, la surveillance devient féroce ; à chaque instant, je tombe sur de petits groupes de soldats postés sous les maïs, ou le long des fossés, ou dans des bosquets ; armés de fusils, de grenades à manche et de mitraillettes ; plusieurs fois, des mitrailleuses lourdes sont en batterie, au ras de la route ; je rencontre même un groupe autour d'un 47 antichar. Tout cela merveilleusement camouflé, sous des filets à mailles, des toiles de tente bariolées, forme une ligne continue le long de l'Isère. Sur elle les troupes du plateau doivent rabattre tous les dissidents qui cherchent à s'échapper ; mais le cercle est trop bien fermé.

Quelques images se détachent dans ma mémoire. Dans la grande descente sur Saint-Gervais, je m'entends soudain beugler « *Halt, Halt!* » sur un tel ton que je m'arrête pile. Alors je vois émerger de sous une toile de tente un colosse effarant, puissant et velu comme un gorille, tout nu ; il fait quelques pas vers moi, et je m'attends à le voir tambouriner

des poings sur l'épaisse toison noire derrière laquelle doit se trouver sa poitrine. Mais il lui suffit de voir que j'agite un papier ; il me fait signe de partir, d'un grand mouvement du bras, et je le vois déjà retourné, s'enfoncer, j'allais dire dans la jungle, où l'attendent deux congénères de format inférieur. Plus loin, un soldat hoche la tête sur mon sauf-conduit, se dirige vers une tente conique et le donne à une main qui en émerge. Une pause, puis la toile est soulevée par le bas, et j'aperçois la tête d'un sous-officier couché sur le ventre, qui m'inspecte longuement avec des yeux durs. Au bout d'une interminable minute, la toile se rabaisse, et le papier m'est rendu.

C'est encore, au pont de Vinay, un officier à tête de brute, qui épèle lettre par lettre, tandis que les deux femmes de la maison où il loge m'expliquent qu'il ne sait ni le français ni l'allemand (!), et qu'il faudra attendre un interprète. J'y suis déjà résigné, mais le chœur des femmes que vient renforcer un homme parvient à lui faire comprendre que je vais à Grenoble. Or lui est chargé seulement de contrôler le passage sur Vinay ; *ergo*, il s'en fout, et m'expédie d'un geste, tandis que l'homme me souffle à l'oreille : « Dépêche-toi de filer, c'est pas le moment de moisir ici, on sait jamais quelle idée leur passe par la tête. »

C'est encore ce trio fabuleux, installé dans un champ en bordure de la route, sur des lits-cages extraits d'une quelconque maison, et dont leurs bottes ont déjà éventré les matelas. Tous trois en bretelles et chemises crasseuses, suants, sales et dépeignés, sont accroupis autour d'un seau à toilette de bonne taille, aux trois quarts plein de singe à la sauce brune^a. Le chef du trio mange à l'aide d'une louche, le second est armé d'une énorme fourchette à découper, et le dernier, plus expéditif ou moins raffiné, puise dans le seau à pleines mains. Apparemment, cette monstrueuse gamelle

a. Corned beef.

constitue leur repas de midi, peut-être simplement le plat de viande.

Plus loin, dans une grande ligne droite, je ralentis à l'approche d'un groupe important. Aussitôt un coup de feu, puis tandis que j'hésite et m'arrête, deux autres, coup sur coup. Ma foi, tant pis, je m'approche, mon vélo à la main. Ont-ils tiré sur moi, ou simplement, pour s'amuser, en l'air ? je ne sais, mais je trouve un peu cynique la sentinelle qui voudrait me taper d'une cigarette, par dessus le marché. Et cela continue pendant que j'avance lentement vers Grenoble. À Saint-Quentin, un mitrailleur est installé dans un véritable blockhaus de planches empruntées à la scierie, et tient toute la route en enfilade. Le village de l'Échaillon est complètement désert, personne que moi sur la route. Tous les chemins qui descendent du plateau sont barrés par des enchevêtrements de chars, de wagonnets, de poutres et de barbelés. Ma seule rencontre sera d'un faucheur, le torse nu, qui m'explique que les paysans ne peuvent sortir de chez eux qu'entre midi et deux heures, sous peine d'être tirés sans sommation ; il s'inquiète de savoir si j'ai vu les Mongols.

Peu à peu mon sauf-conduit se garnit d'empreintes digitales, et le nombre de fois où j'ai été arrêté dépasse la centaine. Je considère maintenant avec respect ce tout-puissant papier, bien que je me méfie toujours de son contenu. Au pont de Veurey, alerte plus sérieuse : un barrage de troncs d'arbre obstrue la route, et la sentinelle, un tout jeune soldat, regarde avec stupéfaction ce cycliste qui surgit de l'envers de la barricade, du *no man's land*. On fouille mes sacoches et moi-même ; mon certificat l'embarrasse, et un autre jeunot est appelé à la rescousse. Ils ont pour consigne d'interdire l'entrée du territoire d'opérations ; mais que faire à celui qui veut en sortir ? « Vous, prisonnier allemand ? » Diable ! non, je me défends en jargonnant : « *Ich, aus Grenoble.* » Conciliabule, on me mène à une villa : « Attendez ». On va chercher

une autorité, en l'espèce un jeune sous-officier, un *Alpenjäger*, tout propre, les cheveux bien lissés, qui finit par me laisser filer, après mûre réflexion : « Vous partir ? » demande la sentinelle. « *Ja, gut.* »

C'est enfin dans la ligne droite avant Noyarey une 202 montée par quatre officiers supérieurs qui me dépasse, et s'arrête net en travers de la route. Une portière s'ouvre et l'on me fait signe d'approcher. L'un d'eux m'interroge en français, puis traduit pour le plus gradé d'entre eux, une casquette galonnée, qui tient le volant. Cette fois encore cela marche, et je les vois repartir en vitesse. À Noyarey, un sous-officier veut m'arrêter, mais un des occupants de l'auto, garée maintenant sur la place, explique que le nécessaire a déjà été fait.

Mais dans quel pays fabuleux suis-je arrivé ? Voilà que je croise un civil en vélo, et plus loin des piétons, de vrais piétons, en liberté. Impossible d'y croire encore ; j'en ai trop vu pour être déjà rassuré, et pendant qu'on me palpe pour la forme, au pont de Fontaine, je reste anxieux. Le gamin qui me fouille distraitement, presque gentiment, ne se doute pas que les nerfs de son patient sont ébranlés, et que, pendant plus d'un mois, chaque nuit m'apportera le même cauchemar, d'une intensité pénible et déprimante, de me croire à nouveau aux mains des Allemands. Et quand pourrai-je oublier ce que j'ai vu ?

DIMANCHE. Introït de la Messe : « *Cum clamarem ad Dominum, exaudivit vocem meam, ab his, qui appropinquant mihi : et humiliavit eos qui est ante sæcula et manet in æternum ; jacta cogitatum tuum in Domino, et ipse te enutriet.* »^a

a. Introït de la messe du 10^e dimanche après la Pentecôte, tiré du Psaume 54 : *Lorsque je crie vers le Seigneur, il exauce ma prière.*

Lorsque mes ennemis s'approchent de moi, il les réduit à néant, car il règne depuis toujours et demeure éternellement. Confie ton inquiétude au Seigneur, c'est lui qui te soutiendra.

Souvenirs à plusieurs voix

LE VIEUX FERMIER. Ça s'est passé vers la mi-mai : les Allemands faisaient déjà des rondes sur le plateau, mais ne l'occupaient pas encore. Voilà qu'un matin où je bricolais à l'écurie se présentent à moi, tout pas un coup, quatre personnes. De la même famille ou non, je n'en sais rien, et je ne le leur ai pas demandé ; pour quoi faire ? Deux hommes, dans la cinquantaine, une femme un peu plus jeune, et une fille dans les vingt ans. Moi, je ne les connaissais pas, et je me méfiais, comme de tout le monde en ce temps-là. Ils m'ont donné un mot du curé : celui-là, oui, je le connaissais, enfin un peu. Vous savez que je n'aime pas tellement les curés, et qu'on ne me voit guère à l'église, à part le 15 août et la fête du reinage^a. Mais enfin les deux, on se dit bonjour et, comme de nature, je le reçois poliment quand il vient dans mon quartier nous faire ce qu'il appelle sa petite visite.

Bon, la lettre expliquait comme ça : ces gens-là, les quatre, c'étaient des Juifs. Comme de juste, ils fuyaient la ville où les Allemands grouillaient. Ils voulaient monter sur le plateau pour, de là, gagner La Chapelle où ils disaient avoir une cache. Pas par les routes, c'était trop risqué, mais par un chemin discret. Et tout le monde savait, qu'écrivait le curé, que personne ne connaissait mieux que moi les passages. En

a. La curieuse coutume du reinage était propre à Saint-Laurent en Royans : le 1^{er} dimanche de mai, après les vêpres, le curé adjugeait à prix d'argent les titres, purement honorifiques, de Roi, Reine, Dauphin, Dauphine et Connétable.

quoi je me flatte qu'il n'avait pas tort : tous les endroits par où on peut monter au plateau, commodes ou pas commodes, j'y avais été, comme vous le savez bien, puisque je vous les ai enseignés. Bon, qu'est-ce que j'allais faire avec ces gens-là ? Les Juifs, je ne les aime pas tellement, allez savoir pourquoi, mais c'est comme ça, et on ne se commande pas là-dessus. Tout de même, les Allemands leur étaient après pour les massacrer : ça, ça ne me plaisait pas. Juifs ou pas Juifs, fallait bien que je leur donne un coup de main. On n'est pas des bêtes, quoi.

Seulement, ils n'étaient pas jeunes, sauf la fille, et on voyait bien qu'ils n'avaient pas l'habitude de marcher : des souliers de ville, des manteaux, une valise chacun... Vous vous rendez compte. Moi, je suis vieux, c'est vrai, mais toujours par les endroits grimpants : increvable, comme un vieux bouc.

C'était vite vu : le seul endroit par où ils seraient capables de passer, c'était le Pas. Aujourd'hui, le sentier a été nettoyé, aménagé, balisé avec des marques rouges et jaunes. Mais à l'époque, il se perdait dans des éboulis, des fraisiers et tout. Il fallait bien le connaître, ce qui vous explique que le curé ait tout de suite pensé à moi. Une heure et demie de montée, voilà mon tarif : pour eux, je comptais qu'il en faudrait bien le double. Je les mènerais jusqu'à la ferme au dessus du Pas, vide alors puisque le fermier était dans un camp de prisonniers en Allemagne. Après ça, basta : ils pourraient bien se débrouiller seuls, suffit de suivre le chemin forestier.

Si bien que, eux autres suant et soufflant, moi ennuyé d'aller aussi lentement, nous voilà arrivés juste avant le pas, là où il y a un abri sous roche. Ils voulaient y faire la pause, mais je n'étais pas tranquille, sans bien savoir pourquoi. Donc, je les mène derrière la roche, hors du chemin ; je les planque dans les fourrés en leur disant de ne pas bouger, pendant que j'irais seul à l'orée du plateau pour voir si c'était

tranquille. Les pauvres gens, ils crevaient de peur et de fatigue, et je ne sais pas trop bien s'ils avaient confiance en moi qu'ils ne connaissaient pas autrement. Beaucoup de passeurs ont fait l'argent et même la peau de ceux qu'ils convoyaient. Je m'avance doucement dans les buissons, et voilà que, tout par un coup, j'entends quelque chose que je reconnais trop bien, des voix et des commandements en allemand. Vous savez que j'ai été mobilisé en 17 et que j'ai fait deux ans de guerre, le Chemin des dames, le Bois le prêtre, et tout. Donc, je savais un peu de leur charabia.

Le temps de me glisser dans un fourré d'épines, sans même que je les sente à ce moment-là. Après, oui ! Une grosse patrouille, une trentaine. Ils ont passé peut-être à dix mètres de moi ; le nez dans la terre, sans bouger, je me faisais tout petit. S'ils me découvraient, j'y avais droit. Après m'avoir réglé mon compte, ils en auraient cherché d'autres, et vous pensez bien que les pauvres Juifs, ils n'auraient pas fait long feu. Les soldats parlaient, y en a même qui riaient ; sûr, ils aimaient mieux se promener en forêt que de s'expliquer avec les Russes. Le gradé aboyait des ordres, comme ils le font tous. J'ai compris qu'ils suivaient tout le tour de la Combe, par en haut des falaises, regardant si des fois ils apercevraient des partisans, des terroristes, comme ils disaient. Deux sont venus jeter un coup d'œil vers la roche creusée. Riche idée que j'avais eue de planquer mes Juifs par derrière.

Puis ils ont rejoint leurs copains et toute la troupe a filé du côté de chez Faravelon, au Col de la Machine, moi toujours tout à plat dans mes épines. C'est une chose que j'ai apprise à la guerre : si vous restez absolument sans bouger, la figure contre terre, il y a beaucoup de chances que vous ne soyez pas vu. Et ça a marché.

Maintenant que la patrouille avait passé, le mieux était de la suivre, à distance respectueuse, bien sûr. Comme ça, on ne risquait plus de mauvaise rencontre. C'est ce que j'ai

expliqué aux autres ; mais quel travail pour les décider ! Je vous l'ai dit, ils crevaient de peur. Moi aussi, peut-être, mais je ne voulais pas le montrer. À la fin des fins, je les ai menés jusqu'à la ferme du Pas. Là, je leur ai souhaité bon vent. Le plus vieux voulait me donner de l'argent, mais on n'accepte pas de l'argent pour avoir aidé des pauvres diables à sauver leur peau : ça ne se fait pas. Et je suis redescendu au galop. Valait mieux pas parler de tout ça à ma femme. Elle aurait pu bavarder. Voilà, c'est tout. Qu'est-ce qu'ils sont devenus, les quatre ? Je n'en ai jamais rien su.

LA FEMME DE L'HOMME. Oui, c'était le 14 juillet, impossible de ne pas se rappeler ce jour où une cinquantaine de forteresses volantes ont procédé au grand parachutage d'armes et de munitions sur Vassieux. De magnifiques parachutes tricolores en hommage à la fête nationale. Intention charmante, sans doute, mais bien voyante : les Allemands n'attendaient qu'un tel prétexte pour intervenir, à leur manière habituelle. Nous avons vu passer très haut, bien au dessus de la combe, leurs planeurs remorqués qui allaient atterrir sur l'ébauche d'aérodrome où les maquisards attendaient la venue des renforts alliés. Puis des bruits de bataille lointains, assourdis, bientôt éteints. Je ne savais pas ce qui se passait, seule personne adulte dans cette immense maison, avec les enfants bien petits, une demi-sœur aveugle, une belle-mère dépassée par les événements.

Des gens venaient de la plaine, affolés, se réfugier dans notre quartier. Ils débitaient pêle-mêle, d'une voix blanche, des récits incohérents où se cotoyaient le faux, l'exagération, comme on l'a su après, et, malheureusement, trop de vrai. Au début de l'après-midi, pendant que les tout petits dormaient, j'ai pris avec moi les deux aînés, pas bien vieux, puisque la fille avait neuf ans et son frère sept, pour faire quelques pas sur la petite route. Chose étrange, moi qui suis si craintive

pour les petits événements (mais pas les grands), je n'avais pas peur quand je leur donnais la main ; leur confiance me confortait, et je ne voulais pas leur paraître inquiète. Leur confiance, voilà, quand ils se promenaient avec moi, ou, le soir, disaient leur prière pour leur père qui avait dû repartir et dont on était sans nouvelles.

Nous étions arrivés au tournant de l'Écho lorsque, soudainement, un avion est descendu assez bas dans la vallée pourtant étroite. Il m'a paru énorme et j'ai distingué les croix gammées tandis que je poussais les enfants contre le talus pour les mettre à l'abri. Il est remonté, moteur grondant à plein, et j'ai cru qu'il s'en allait. Mais il est revenu et, comme au hasard, peut-être pour se délester, a lâché ses bombes qui sont tombées à mi-hauteur de la pente boisée, à mi-chemin du Pas, au jugé. Vous savez comme cette combe enfle et répercute les bruits : le moindre coup de tonnerre y fait un profit incroyable. Alors là ! Eh bien, mes enfants m'ont émerveillée : chacun serrait bien fort ma main, mais sans aucune panique, comme si c'aurait été une belle chose de partir tous ensemble. Et au bout d'un temps mon petit garçon a simplement commenté, d'une voix doctorale et compétente, sur le vrai ton du connaisseur : « C'était pas une bombe grosse », les enfants de ce temps étant habitués aux bruits des explosions et mitraillades. Même dans les époques de chaos, l'enfance garde le privilège de poser sur toute chose un regard clair, j'allais dire pur.

Que voulait cet avion ? On a trouvé plus tard son épave. Les gens du pays supposent qu'il était descendu trop bas et avait accroché un de ces câbles d'acier qui descendent le bois du plateau. Sans doute n'avions-nous pas trop risqué ce jour-là ; mais avec eux, sait-on jamais ? Vous vous souvenez de Lucie, cette jeune fille d'une famille protestante de Tréminis, qui nous a aidés toute une année : mince, brune, mauvais caractère, peut-être, mais dévouée, droite comme un i. Ce

même mois de juillet, elle traversait une prairie, dans son pays, donnant les mains à deux petites filles qu'elle gardait : toutes les trois en robes claires, bien visibles sur le vert de l'herbe. Un avion allemand s'est laissé tenter par une si belle cible et a lâché sa rafale, pour se distraire. Les deux cuisses coupées, elle est morte très vite, juste le temps de demander à un faucheur accouru si les petites n'avaient pas de mal. Vous ne voulez pas un commentaire ?

Le lendemain quand je [suis] descendue en vélo, comme chaque jour, chercher au village de quoi manger — si peu et si cher !, la rue était pleine de camions gris : ils transportaient d'étranges soldats qu'on appelait Mongols. On a su après coup que c'étaient sans doute des Tatars ou des Kazakhs : les Allemands les avaient constitués en corps spécialisés, chargés de violer, torturer et massacrer les populations — ce qu'ils venaient précisément de faire à Saint-Maurice d'Hostun. Ils me regardaient, horriblement, et leurs officiers en auto m'adressaient signes et sourires engageants. J'avais juste trente ans, alors, et mon mari m'assurait que j'étais très belle, sans doute avec les yeux de l'amour, mais tout de même. Il paraît que leurs ordre étaient, ce jour-là, d'aller traiter un autre village. Ils ne se sont pas arrêtés. Vous croyez que cela peut s'oublier ?

LA SUPÉRIEURE DU COUVENT. Après les premiers combats, là-haut, on m'avait amené quelques maquisards sérieusement blessés, une quinzaine à peu près. L'hôpital de notre couvent est bien aménagé, dirigé sous mes ordres par deux sœurs infirmières, fort compétentes, qui s'occupent habituellement des sourds-muets, hommes et femmes, dont notre ordre a la charge, selon sa sainte mission. Ces blessés m'étaient inconnus, mais, obéissant à la charité chrétienne, je n'avais pas cru devoir les refuser. Heureusement quelqu'un est venu m'ouvrir les yeux sur les dangers d'une telle situa-

tion ; pas un habitant du village, mais un monsieur qui était venu s'y installer depuis quelques temps, Monsieur Glaezman, un alsacien. Oh, quelqu'un de très sérieux, très dévoué au Maréchal, décoré de l'ordre de la francisque ; c'est tout dire. On pouvait avoir confiance en lui.

Il est donc venu au couvent et a sollicité une entrevue, pour me donner, expliquait-il, un très grave avertissement : ces blessés venaient du maquis, et l'on savait trop bien que ces terroristes étaient tous, en fait, des communistes. Fallait-il nous faire courir des risques terribles pour de telles gens, tueurs à la solde de Moscou ? Quand les Allemands viendraient au village, et ce serait bientôt, insistait Monsieur Glaezman, ils inspecteraient forcément le couvent et l'hôpital ; ils découvriraient ces communistes et, naturellement, seraient très irrités. Il fallait alors craindre des représailles et, pire que tout, la vertu de nos chères sœurs serait en grand danger. Bien sûr, j'ai réagi et demandé à mon conseiller ce qu'il fallait faire : très simplement, m'a-t-il répondu, avertir les autorités allemandes pour qu'elles puissent prendre en temps voulu les mesures nécessaires.

C'était la voix de la raison et je l'ai écoutée : j'ai aussitôt téléphoné à la *Kommandantur* de Valence : un officier, qui parlait un français impeccable, m'a remercié de l'avoir prévenu. Il m'a assuré qu'il veillerait personnellement sur l'intégrité de nos chères sœurs, que d'ailleurs les cas de viol étaient impensables dans l'armée allemande et ne relevaient que de la propagande judéo-yankee. Il se chargerait de tout et tout se passerait avec la parfaite correction qui était la règle de la *Wermacht*. Bref, il a été courtois, compréhensif et m'a pleinement rassurée. En effet, le soir même, un détachement allemand s'est présenté à la porte du couvent, très poliment. Je les ai conduits aux blessés, qu'ils ont emmenés sans aucune brutalité, ayant même pris des brancards pour ceux qui ne pouvaient pas marcher. Ils sont repartis aussitôt, après

m'avoir saluée, sans léser personne de notre communauté. Quel soulagement pour moi !

J'ai su plus tard qu'ils avaient fusillé ces terroristes au fond du ravin, sous l'ancien pont du chemin de fer. Mais, Dieu merci, la vertu de nos chères sœurs avait été épargnée et leur pureté restait virginale. Ce qui était bien l'essentiel.

LE MARI. Un dimanche matin, nous sortions de la messe, ma femme et moi, où je crois bien qu'il n'y avait que nous deux. Sur la place, devant l'église, nous avons rencontré le curé et le maire : le curé, assez insignifiant, le maire, trapu et rougeaud, qui était aussi bistrot. D'ordinaire ils ne se parlaient pas, dans ce village à l'ancienne mode, toujours traditionnellement divisé en bleus et en rouges. Mais à cette époque de la guerre, dans le malheur commun, tout le monde parlait à tout le monde. Nous étions donc là, causant de choses et d'autres, quand, levant les yeux, j'ai aperçu un avion qui descendait vers nous en semi-piqué, moteur au ralenti, si bien que personne ne l'avait entendu venir. Un Messerschmidt 109, qui faisait fonction de *jabo* : on distinguait la bombe amarrée sous son ventre. C'est à nous qu'il en voulait, prenant tranquillement sa visée. Nous nous sommes tous les quatre téléportés vers la maison la plus proche, en fait le café du maire.

Vous savez comme, dans les coups durs, le déroulement du temps paraît curieusement se ralentir, presque s'arrêter. Tout en courant, je surveillais l'avion : j'ai vu avec une netteté parfaite la bombe (de deux cent cinquante kilos, à mon estime) se détacher et glisser vers nous. Ma femme, d'instinct, s'était accroupie derrière un oranger dans sa caisse, posée sur le trottoir. J'ai eu le temps de ressentir un peu d'amusement devant cette réaction naïve, de la saisir par un bras, sans trop de douceur, de la précipiter à l'intérieur du café, au moment même où des éclats de vitre et des morceaux

de murs dégringolaient de partout au milieu d'une explosion énorme. S'il s'était servi de ses mitrailleuses, il nous aurait allumés tous les quatre sans difficultés. Mais il était bien trop occupé à lâcher sa bombe, qui est tombée un peu avant la place, détruisant trois maisons. Puis, apparemment satisfait de son exploit, et sans aucun risque puisqu'il n'y avait personne pour le gêner, il n'a pas insisté : il est reparti se faire adresser des félicitations par ses supérieurs, sans doute, pour avoir nettoyé un nid de terroristes.

Nous sommes sortis, avec le maire qui grommelait, voir les dégâts : cette poussière incroyable que dégage toujours l'effondrement d'une maison, des meubles suspendus à des pans de murs avec le spectacle incongru des papiers peints encore intacts par endroits et exposés au jour cru, toutes les tripes d'une maison soudain mises à l'air. Et des gens qui en sortaient péniblement, choqués, le visage gluant de sang ; cette absurdité cruelle d'attaquer un village paisible où ne se trouvait pas un seul maquisard, sans aucun prétexte. Simple vol d'entraînement, je suppose. J'ai toujours pensé qu'il s'agissait de pilotes débutants qu'on envoyait s'entraîner là sans risques ; comme les trois maladroits que j'avais vus la veille, cribler de petites bombes Pont-en-Royans et rater leur cible une fois sur deux. Mais là, il y avait ce raffinement délicat d'agir un dimanche matin, juste à la sortie de la messe.

L E VIEUX FERMIER. Les Allemands une fois maîtres du plateau ont procédé avec méthode : ils en ont bouclé toutes les voies de sortie, et il n'y en pas tant. Puis ils se sont bien gardés de passer au peigne fin l'immense forêt de Lente ; non, il leur a suffi de surveiller les rares points d'eau. Vous savez comme ils sont peu nombreux là-haut, vu que c'est tout lapiaz, comme votre frère aîné me l'a bien expliqué, et que l'eau disparaît immédiatement dans les scialets. Ils s'installaient donc autour de ces points d'eau avec leurs mitrailleuses

et attendaient tranquillement que les maquisards y viennent, poussés par la soif, vu qu'on était au mitan de juillet. Ceux qui essayaient de s'approcher, ils les abattaient, comme à la cible.

Alors les survivants se sont rués vers le col de la Machine pour descendre vers la combe par l'ancien chemin des chartreux, que les travaux de la route ont fait disparaître depuis. Ils pensaient pouvoir s'ensauver par la plaine ; mais ils ne savaient pas que les Allemands avaient établi une ligne continue de S.S. tout au long de l'Isère et qu'ils prenaient tous ceux qui venaient là, comme dans une battue au filet. Les seuls qui s'en sont tirés, c'est en s'égaillant au Sud, par le plateau de Beurre, vers le Diois.

De ma ferme, je voyais passer les fuyards : ils avaient jeté leurs armes, endossé de vieux vêtements civils. C'était pas tant beau à voir. Je vous dis, une déroute, c'est jamais plaisant. Moi, je me disais qu'avec quelques rochers, on pourrait barrer la petite route, faire une barricade qui arrêterait les Chleus s'ils montaient par ici. Sans vouloir me vanter, je suis un très bon tireur : j'ai servi comme mitrailleur en 17-18, et je me souviens d'une attaque massive des Allemands où, avec ma Hotchkiss, je creusais des allées dans leurs rangs, comme quand on coupe un champ de blé à la faux. Mais mon voisin n'avait pas d'arme, et moi juste un fusil de chasse que j'avais planqué : c'était défendu, sous peine de mort, de posséder une arme.

Pendant qu'on discutait, rageant de se sentir impuissants, voilà qu'arrive une escouade de chasseurs alpins, de ceux qui n'avaient pas été tués à Valchevrière. Pas des fuyards, ceux-là : en uniforme complet, bien correct, vous savez, bleu foncé à passepoil jonquille. Chacun son arme, plus un colt et des grenades à cuiller accrochées à la ceinture. Ils étaient cinq, je me rappelle bien, commandés par un sergent de leur âge, très jeunes, mais très calmes, l'air posé. Le sergent m'a ques-

tionné sur les chemins possibles, le plus commode étant par Frochet. Et j'ai dit : « Oui, mais pas par là : les Allemands y sont. » Il a levé les yeux de la carte, m'a regardé bien net, et m'a dit : « C'est justement eux que nous cherchons. » J'en ai eu le bec cloué, de voir ce sang-froid si déterminé. Ils ont bu un peu, vérifié leurs armes, et ils sont partis par Frochet. Bien des fois, je me suis demandé ce qu'ils avaient pu devenir. Impossible de les oublier. Et pourtant j'en avais vus de toute sorte, même un jour des Sénégalais, qui ne savaient pas plus que moi ce qu'ils venaient faire là. L'armée, c'est pas grand'chose : payée et compagnie. Mais quand elle prétend organiser la guerre, alors...

LA FEMME DE L'HOMME. Mon mari était parti depuis quatre jours à la ville, obligé de reprendre son service. Pas de nouvelles : mais je ne me faisais pas encore trop de souci ; depuis beau temps, le courrier et les communications des particuliers étaient supprimés. Mais un matin, on me remet un papier tout froissé, avec en-tête de la croix-rouge. Griffonné dessus, seulement ceci : « Votre mari est en bonne santé à Grenoble. » La croix-rouge n'avait pas le droit d'en dire plus. Qu'est-ce que cela signifiait ? Je suis allée au village et personne ne voulait rien me dire. L'Alsacien m'a déclaré d'un air sinistre : « Votre mari a été très imprudent, il n'aurait pas dû partir. » Mais il n'était pas parti par imprudence, le pauvre. Pour nous : il fallait bien qu'il aille toucher son traitement : sans argent, que pouvions-nous faire ? Et puis on savait bien que si les Allemands trouvaient dans une maison un homme encore jeune, ils l'abattaient sans discussion, avec toute la maisonnée. S'il n'y avait que des femmes et des enfants, il leur arrivait de les épargner.

Alors j'ai interrogé tous les gens du village et des hameaux d'alentour, et j'en ai trouvés qui avaient été emprisonnés avec beaucoup d'autres à l'école de Saint-Nazaire,

pour y être sommairement, oh combien ! jugés. Plus de la moitié étaient aussitôt entraînés dans la carrière proche et fusillés. D'autres envoyés dans ce qu'on appelait alors camps de travail en Allemagne. Nous n'avons su que plus tard qu'il s'agissait en fait de camps d'extermination.

Mais qu'était devenu mon mari ? Ceux qui avaient été relâchés ne pouvaient ou ne voulaient rien me dire. Tout le monde avait peur. Enfin on m'a indiqué à la grande scierie un nommé Testoud, cousin du gardien de l'usine électrique, que je connaissais de vue. Un homme horriblement embarrassé : oui, il avait vu mon mari, avait été emprisonné avec lui, avant d'être renvoyé à cause de son âge. Et au moment où il allait partir, mon mari lui avait remis un petit message pour moi, un bout de papier qu'il avait caché dans le bandeau de cuir de son béret basque. Pourquoi ne pas me l'avoir apporté ? parce qu'il avait trop peur ; pas pour lui, non, mais il n'osait pas venir me voir avec l'idée que peut-être mon mari était déjà mort. Il me l'a donné, ce message, une très fine bande déchirée au rebord d'un journal, couverte d'une microscopique écriture au crayon : il pensait qu'on allait le fusiller le lendemain, songeant à moi, aux enfants, pas à lui, le cher homme. Je ne vous dirai pas ce qu'il avait écrit. C'est trop sacré, je le porte toujours sur moi.

Alors que signifiait le mot de la croix-rouge ? qu'il avait été relâché et se trouvait en effet à Grenoble. Mais pour quel sort, je l'ignorais. Ah, quand il est revenu ! Ulysse retrouvant Pénélope. Nous ne pouvions nous lasser de nous regarder, simplement de nous regarder, comme seuls peuvent le faire mari et femme, quand l'épreuve a touché à sa fin. Personne d'autre ne pourrait le comprendre.

Et c'est pourtant deux jours plus tard que, pour la seule fois de ma vie, j'ai eu peur de mon mari. Comprenez, en dix ans de mariage, il ne m'avait jamais frappée, bien entendu, ni même injuriée. Pas toujours tendre, mais jamais dur. Il

m'avait raconté comment le major S.S. qui les avait jugés et si souvent condamnés, ne dédaignant pas par instants de jouer personnellement au bourreau, était assisté tout au long de l'interrogatoire par sa maîtresse, une française : oui, une française, une actrice, paraît-il, élégante et platinée. Bien. Et voilà que ce jour-là entre brusquement dans la salle à manger, pendant le repas, une femme qui s'adresse à mon mari : « Tiens, vous, je vous ai vu parmi les prisonniers. » J'ai regardé mon mari et c'est là que j'ai eu peur : son visage était devenu glacial, terrifiant. Il fixait cette femme comme s'il allait la tuer. Puis il s'est brusquement détendu, redevenu normal, redevenu lui-même, cet homme tranquille que j'aime. Il avait cru un moment reconnaître en cette femme celle qui faisait condamner ses camarades. Après ? Il a été appelé à témoin au procès de l'autre : condamnée à mort à son tour, et grâciée le lendemain. Mais c'est une autre histoire. . .

L E CURÉ DE VASSIEUX. L'histoire est trop connue pour que je la raconte à nouveau. On sait que tout le village y a passé. Il suffit d'aller voir au cimetière où, entre autres, une famille complète est alignée, depuis le pépé de 80 ans jusqu'à l'enfant de 16 mois. Du travail des parachutistes. Moi, ils ne m'ont pas tué, peut-être parce que j'étais trop vieux, parce que je portais une soutane, parce que je tirais une jambe raide, souvenir de Verdun. Allez savoir. Les quelques jours qu'ils sont restés au village, ils me laissaient circuler partout, mais m'empêchaient de secourir les blessés civils : les autres, ils les avaient déjà achevés.

Dans une maison écroulée, une fillette a agonisé tous ces jours là, la taille coincée dans un effondrement du plancher. Elle demandait à boire, mais, dès que je l'approchais, ils m'écartaient à coups de pieds et quand ma jambe raide me faisait tomber, ils rigolaient de tout leur cœur. De joyeux drilles, ces parachutistes. Rien à dire. Quand ils sont partis,

j'ai pu m'occuper des morts. Je ne vous dirai pas tout ce que j'ai vu : à quoi bon ? J'ai été rejoint presque aussitôt par un jeune homme qui était monté de Grenoble ; il m'a aidé au moment où je m'occupais des deux pendus. Dispositif très ingénieux : attachés à la même corde, chacun à un bout, qui passait par dessus une branche d'arbre horizontale. La longueur était calculée pour que chacun touche juste le sol du bout du pied. Quand l'un se fatiguait et posait les pieds par terre, cela soulevait le copain et l'étranglait. Alors à son tour... et ainsi de suite. Cela durait. Une idée amusante des paras, quoi. Nous les avons décrochés et enterrés, en terre chrétienne, mais pas avant que le garçon n'ait pris des photos ; de ça et des autres choses. Il m'a expliqué qu'il était professeur d'histoire, et que son idée était d'écrire un livre, illustré de documents, sur les atrocités allemandes dans le Vercors. Il voulait que tout le monde s'en souvienne. Voilà ce qu'il m'a dit, puis il a vomi derrière un pan de mur. Un brave garçon.

J'ai su, quelques années après, qu'on lui avait interdit de faire paraître son livre. Qui, on ? Mais les militaires, bien sûr. On ne les avait guère vus, du temps de l'occupation ; mais dès la Libération, ils ont vite refait surface avec leurs uniformes qui puaien la naphthaline. Secret militaire qu'ils disaient, défense nationale, interdiction de publier avant cinquante ans, peut-être même plus. Vous ne me croyez pas ? Un exemple : savez-vous quelle est la plus grande catastrophe ferroviaire de l'histoire ? L'accident survenu à un train de permissionnaires qui revenait d'Italie et qui a déraillé entre Modane et Saint-Michel de Maurienne, en 17 : 547 morts ^a.

a. Cet accident s'est produit dans la nuit du 12 au 13 décembre 1917. Au départ de Modane, l'équipe de conduite s'aperçut que le frein continu ne fonctionnait pas, et que seule la locomotive pouvait retenir le convoi dans la forte pente de 30 mm par mètre ou plus qui va de Modane à Saint-Jean de Maurienne. Sous la menace de son revolver, le chef

Et pourquoi n'en parle-t'on pas ? parce que c'était l'armée qui en était responsable ; et, comme de juste, elle ne voulait pas qu'on en parle ou qu'on en écrive. Elle a fait ce qu'il fallait pour ça, et elle a le bras long. Et l'autre catastrophe, où un train de troupes trop chargé, est resté en panne dans le tunnel de Cabre, avec des tas de pauvres types asphyxiés ; vous le saviez ? Même cause, mêmes effets. À quoi bon continuer ? Tout ce qu'on pourrait dire ne les fera pas revivre. Et après tout, un général fait gaillardement massacrer dans une attaque dite partielle une dizaine de milliers d'hommes, pour avoir de l'avancement ou une décoration. Et ce n'est pas un vieux curé qui le dit, c'est Vauban lui-même. Vous voyez bien !

LE MARI. Le lendemain du jour où ils m'ont relâché, je n'ai jamais su pourquoi — Dieu seul le sait — et en effet il le sait — le lendemain donc c'était dimanche, et à l'introït de la messe, j'ai lu ceci : « *Cum clamarem ad Dominum, exaudivit vocem meam, ab his qui appropinquant mihi : et humiliavit eos, Qui est ante sæcula et manet in æternum. Jacta cogitatum tuum in Domino et, ipse te enutriet.* »^a

Latin douteux, mais parole de vérité.

militaire du convoi ordonna le départ. Les voitures étaient anciennes, principalement en bois, et éclairées au gaz. L'incendie général explique le très grand nombre de victimes, dont plusieurs centaines sont enterrées au cimetière communal de Saint-Michel.

a. Voir la référence et la traduction page 54.

Annexes

Extrait du « Dauphiné Libéré » du vendredi 12 octobre 1945

MIREILLE PROVENCE
l'espionne du Vercors
est condamnée à mort

Parmi les grands procès de la Cour de Justice, celui de Mireille Provence, l'espionne du Vercors, est certainement le plus émouvant.

Non pas, Dieu nous garde, de trouver en l'abominable femme la parcelle de charité qu'inspirerait une prévenue jeune et belle, mais par le poignant défilé des témoins, tous miraculeusement revenus des bagnes allemands pour accuser leur dénonciatrice. Et spectacle plus douloureux encore, les sanglots des mères et des veuves dans le prétoire, qui contemplaient avec horreur la « tueuse ».

Douze cents victimes dans le Vercors et 700 déportés. Parmi ces derniers, le dixième seulement est revenu.

L'un des bourreaux, le plus sanguinaire sans doute, était celui que l'on désignait sous le nom de commandant Oberland. Il s'appelait en réalité Rudolf Selbrich, chef de la gestapo de la Panzerdivision.

Mireille Provence était la maîtresse du monstre. Mieux encore, son âme damnée.

Du « Petit Chapiteau » au cabaret grenoblois

Son véritable nom est Simone Waro. Elle a 30 ans. D'une excellente famille lyonnaise, elle passe avec succès ses baccalauréats, se marie, mais abandonne son compagnon et son enfant pour se consacrer au music-hall.

Elle chante chez « Agnès Capri » et au « Petit Chapeau » à Paris. Dans cette dernière « boîte », propriété de sa belle-sœur, l'artiste de cinéma Milly Mathis, elle fait la noce avec des officiers allemands, les tueurs de la Milice et se trouve compromise dans les assassinats commis par « Pierrot le fou », amant de la tenancière du cabaret.

Comme elle est « marquée » dans la capitale, elle arrive à Grenoble, se fait engager dans une boîte de nuit et « flirte » aussitôt avec un colonel allemand qui mettra, quelques semaines plus tard, le Vercors à feu et à sang.

La Résistance décèle l'espionne. On l'enlève et on la place en surveillance à La Chapelle-en-Vercors. Elle joue de la prune et se fait relâcher.

Dès qu'elle est libre, elle n'a plus qu'un souci : assouvir une effrayante vengeance. Elle va vendre tous les patriotes qu'elle a connus dans le maquis.

« La femme au turban rouge »

Mireille Provence se jette littéralement dans les bras du premier officier allemand qu'elle rencontrera. C'est « Oberland », le chef de la gestapo, chargé de la répression dans le Vercors. Il est cruel et sauvage, elle l'aime ainsi, passionnément.

« Je vais être votre adjointe, et tous les deux, nous ferons du « bon travail . . . »

Les témoins qui défilent à la barre n'ont pas besoin de s'étendre sur cette sinistre collaboration. Tous évoquent le même geste de la fille : l'un d'eux résume d'un exemple :

« Nous étions 26 qui fûmes décelés par la « femme au turban rouge ». 23 furent fusillés. Je suis l'un des rescapés : c'est un miracle. Elle nous disait en nous désignant : « Il ne faut pas laisser cette graine de maquisards en liberté. »

D'autres rescapés défilent. Les uns ont creusé leur fosse, d'autres sont revenus, par miracle encore, des bagnes nazis. Ils accusent, tandis que Simone Waro nie, indifférente, lointaine ou cynique.

Le commissaire du Gouvernement énonce avec émotion que 40 patriotes payèrent de leur vie les délations de l'espionne.

« J'ai eu la pudeur, ici même, dans d'autres procès, en réclamant le châtement suprême, de ne jamais prononcer d'autres mots « qu'article 75 ». Pour cette femme, je demande très haut la mort, la peine de mort. . . »

M^e Jouanneau, défenseur habile, mais désarmé devant un tel faisceau de crimes, trouva cependant des accents effleurant la pitié.

Il ne saurait y en avoir pour Mireille Provence.

La Cour rendit l'arrêt attendu. Elle n'eut pas un tres-saillement.

R.-L L. ^a

La bataille du Vercors

« Le massif du Vercors, véritable citadelle naturelle, fut choisi dès 1943 comme zone principale de concentration des forces françaises clandestines. Précisons qu'il ne s'agissait pas ici d'un simple « maquis », mais de formations militaires reconstituées, régulièrement encadrées par des officiers. Le projet conçu par P. Dalloz et soumis à l'état-major interallié par le général Delestraint fut agréé. Un petit nombre de destructions, faciles à réaliser et à défendre, devait permettre d'en interdire l'accès à tout engin blindé ; la surveillance d'une vingtaine de passages d'alpinistes et de quelques sections du versant Ouest semblait suffire à éviter toute infiltration d'infanterie.

a. L'auteur de cet article est évidemment Roger-Louis Lachat, célèbre journaliste du « Dauphiné Libéré » pendant de très nombreuses années.

Au début de 1944, environ 4.000 hommes, parmi lesquels de nombreux chasseurs, occupent le plateau sous les ordres du colonel Huet (commandant Hervieux) et se livrent à partir du 6 juin à des opérations de harcèlement contre les convois ennemis.

Le 13 juin, 600 Allemands attaquent Saint-Nizier où se trouve la première ligne de résistance du 6^e bataillon de chasseurs alpins (6^e B.C.A.); ils en sont repoussés. Le 15 juin, les Allemands donnent l'assaut à Saint-Nizier et l'incendient. Le 6^e B.C.A., renforcé d'éléments de cuirassiers, se replie derrière Villard-de-Lans. Les 13 et 14 juillet, des avions allemands bombardent Vassieux et La Chapelle-en-Vercors. Le 21 juillet, le commandement allemand engage une action de grande envergure, avec deux divisions prélevées sur le front méditerranéen, et procède à l'encercllement du plateau. À 9 h.30, par surprise, Vassieux, en plein cœur du massif, est assailli par 400 SS, mandés spécialement de Strasbourg et aéroportés par planeurs. Simultanément, les hameaux voisins des Jossauds, La Mure, Le Château et Les Chaux sont occupés par la voie des airs. La plupart des habitants et des combattants sont massacrés avant même d'avoir pu essayer de fuir ou de se défendre. Le capitaine Hardy est tué en corps à corps. À La Mure, le peloton du lieutenant Philippe est complètement anéanti.

À la même heure, l'ennemi attaque le plateau au Nord-Est dans trois directions : par Autrans, pour avoir mainmise sur la région au Nord de la Bourne ; par la route forestière Villard-de-Lans-Valchevrière-Saint-Martin-en-Vercors, qui évite les gorges de la Bourne ; enfin par les Pas, de part et d'autre du Grand-Veymont, pour lui permettre d'atteindre la vallée de Saint-Agnan. Dans ces dernières directions, l'attaque est menée par la 157^e division d'infanterie aux ordres du général Pflaum, unité d'élite connaissant parfaitement la tactique et la technique du combat en montagne.

Du côté français, dans le secteur d'Autrans, la compagnie Duffau disloquée perd le contact, mais reste en liaison avec la compagnie Brisac, qui tiendra deux jours les gorges de la Bourne, grâce à une position solide à Haute-Valette.

Dans le secteur Villard-de-Lans-Valchevrière-Saint-Martin-en-Vercors, les 2^e et 4^e compagnies du 6^e B.C.A., renforcées par un détachement de tirailleurs sénégalais et par une partie du bataillon Philippe, ont reçu pour mission d'interdire les débouchés Ouest et Sud de la vallée de Corrençon, positions d'une grande importance qui commandent l'accès à l'artère principale du plateau : la route Saint-Julien-Saint-Martin-Saint-Agnan. C'est dans ce secteur, au Belvédère de Valchevrière, que se place l'héroïque résistance et la mort du lieutenant Chabal.

Dans le secteur des Pas, l'ennemi, qui se livre à une véritable escalade, réussit à prendre pied au Pas de la Selle. Le 22 juillet, les Pas des Chattons et de l'Aiguille sont successivement occupés. Une tentative pour reprendre le Pas de la Selle échoue et ses anciens défenseurs sont cernés dans une grotte. La Chapelle, Les Baraques-en-Vercors et Rousset sont atteints et détruits.

À l'aube du 23 juillet, aux alentours de Saint-Julien, les avant-gardes allemandes, s'infiltrant à travers l'épaisse forêt de sapins, malgré les mines qu'elles évitent habilement, prennent contact avec les ultimes dispositifs de défense des chasseurs. Aux premières fusillades, le lieutenant Passy est tué. L'ennemi s'infiltré peu à peu, atteignant le Pas de la Sambue que défend le lieutenant Raymond. Sur l'autre bord de la cuvette de Corrençon, le Pas de la Balme est franchi par une colonne avec mulets, et le petit groupe qui le défendait anéanti après un court combat. Le capitaine Hazebrouck tente de réorganiser la défense, mais il est tué.

Au soir du 23 juillet, le colonel Huet, qui juge la situation sans issue, donne aux combattants l'ordre de disper-

sion. Au cours des jours suivants, les patrouilles allemandes sillonnent le plateau, massacrant ça et là survivants et habitants. Au Nord de Rousset, le 27 juillet, elles découvrent un hôpital de campagne installé dans la grotte de la Luire : blessés, médecins et infirmières furent tués.

Dans le même temps, des groupes de combattants français se reconstituent ; les uns en forêt de Lente et dans les Coulmes, les autres au plateau Sornin et aux abords du Pré Grandu. Ils se livreront à la guérilla, jusqu'à leur descente définitive, quelques semaines plus tard, dans la vallée de l'Isère, pour y harceler la retraite allemande consécutive au débarquement allié en Provence.

Au total, le bilan des combats se solde du côté français par 700 tués, dont 150 civils^a, et un millier de maisons détruites.

Par l'ampleur et l'âpreté de la lutte, la disproportion des forces en présence, la tragédie du Vercors peut être considérée comme l'épisode le plus représentatif et le plus glorieux de la résistance française sous l'occupation allemande. »^b

a. Ce bilan paraît nettement sous-évalué, quand on sait que 76 civils furent tués rien qu'à Vassieux, par exemple. Noter en particulier la grosse différence d'évaluation avec l'article du « Dauphiné Libéré ». Je pense qu'on ne compte ici que les civils qui furent tués sur place, et non pas ceux qui furent emmenés ailleurs pour être fusillés, par exemple la majorité des blessés et soignants de la grotte de La Luire.

b. Le bilan de la bataille du Vercors est très controversé, et toute la lumière n'a peut-être pas encore été faite. Ce texte vieux de cinquante ans reflète la version officielle de cette époque.